

VENDU

Marcus V.



VENDU

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

| | |
|---------------------------------------|-----|
| Chapitre 1 : 2,4 MILLIONS | 4 |
| Chapitre 2 : LE CONTRAT DE CHAIR | 11 |
| Chapitre 3 : CHAMBRE DE DÉCOMPRESSION | 20 |
| Chapitre 4 : LA VILLA ROUGE | 29 |
| Chapitre 5 : ANGLE MORT | 38 |
| Chapitre 6 : FACE AU FANTÔME | 47 |
| Chapitre 7 : LA VÉRITÉ SUR LA DETTE | 54 |
| Chapitre 8 : LES CHIENS DE GARDE | 62 |
| Chapitre 9 : BALISTIQUE FAMILIALE | 71 |
| Chapitre 10 : EXTRACTION | 78 |
| Chapitre 11 : LA ZONE D'ÉCHANGE | 85 |
| Chapitre 12 : IMPACT FINAL | 92 |
| Chapitre 13 : SOLDE DE TOUT COMPTE | 98 |
| Chapitre 14 : RÉSIDU | 104 |

Chapitre 1

2,4 MILLIONS

Le béton est froid. L'humidité s'élève à 82 %. Une goutte d'eau tombe du plafond toutes les sept secondes. Elle frappe le sommet du crâne d'Elias Thorne. Rythme métronomique. Précision balistique.

Elias est assis sur une chaise de type industriel. Acier galvanisé. Fixée au sol par quatre boulons de douze. Ses poignets sont entravés par des colliers Serflex noirs. Ils mordent le derme. La circulation sanguine ralentit dans ses mains. Ses doigts sont froids. Ils restent mobiles. Elias compte les battements de son cœur. Quarante-huit par minute. Le calme est une procédure de survie.

L'éclairage provient d'un néon défectueux au-dessus de lui. Fréquence : 50 hertz. Grésillement constant. L'odeur de javel sature l'air. Elle masque mal l'effluve métallique du sang séché dans les joints du carrelage. C'est une pièce de service. Un abattoir propre. Une cage.

Elias observe la porte. Acier renforcé. Judas fermé. Pas de poignée intérieure.

Le bruit de la serrure retentit. Trois crans. Un grincement de gonds mal huilés.

Don Moretti entre.

L'homme est une masse de chair de cent trente kilos. Il porte un costume en alpaga gris, taillé sur mesure pour camoufler l'obésité. Il respire bruyamment. Chaque inspiration est un sifflement bronchique. Il dégage une odeur de tabac froid et d'eau de Cologne à prix prohibitif. Derrière lui, deux ombres. Silencieuses. Mains croisées

sur le bas-ventre. Des protocoles de sécurité sur pattes.

Moretti ne regarde pas Elias. Il regarde la pièce. Il vérifie l'étanchéité de son monde. Puis, il s'approche. Il pose un dossier en cuir sur une table d'examen en inox, à un mètre de la chaise.

— Elias, dit Moretti.

Sa voix est un râle gras. Basse fréquence.

Elias ne répond pas. Il analyse la jugulaire de Moretti. Elle bat sous la graisse du cou. Un coup précis avec une tige métallique suffirait. Mais Elias n'a pas de tige. Il n'a que ses dettes.

— Deux millions quatre cent mille euros, continue Moretti. C'est le prix d'un pays en voie de développement. Ou d'un jet privé d'occasion. C'est aussi le montant de ton ardoise chez les russes du casino de Budva.

Moretti ouvre le dossier. Il sort une feuille de papier épais. Grain 120 grammes. Un contrat de cession de créance. En bas de la page, un espace vide.

— Les russes voulaient tes reins, Elias. Et tes cornées. J'ai racheté la dette. À cent pour cent.

Moretti sort un stylo-plume. Corps en résine noire. Attributs en or. Il le pose sur la table. À côté, il place une seringue stérile de 5 ml et un flacon de verre contenant une encre noire de Chine.

— Signe, ordonne Moretti.

— Les conditions, dit Elias.

Sa voix est sèche. Un froissement de parchemin. Il n'a pas bu depuis vingt-quatre heures. Ses cordes vocales sont inflammées.

— Les conditions sont simples, répond Moretti. Tu n'es plus un homme. Tu es une ligne de crédit. Un actif circulant. Tu m'appartiens jusqu'à apurement total du capital et des intérêts.

L'un des gardes s'approche. Il sort un couteau de combat. Lame en acier carbone. Revêtement téflon. Il sectionne les Serflex d'un geste sec.

Elias ne bouge pas ses mains immédiatement. Il attend que le sang revienne. Des picotements. Des milliers d'aiguilles sous la peau. Il referme ses poings. Une fois. Deux fois. La motricité fine est intacte.

Il se lève. Ses muscles fessiers sont engourdis. Il marche vers la table.

Moretti prend la seringue. Il retire le capuchon d'un geste lent.

— Le protocole exige une garantie biologique, dit le vieil homme. Le sang valide le pacte. C'est archaïque. C'est efficace.

Elias tend son bras gauche. Face interne du coude. Il n'a pas peur. La peur est une déperdition d'énergie calorifique.

Le garde saisit le bras d'Elias. Sa poigne est ferme. Professionnelle. Moretti pique. La pointe biseautée pénètre la veine basilique. Il tire le piston. Le sang monte dans le cylindre en plastique. Rouge sombre. Dense. Riche en hémoglobine.

Moretti injecte les 2 ml de sang directement dans le flacon d'encre. Il secoue légèrement le récipient. Le mélange est homogène. Une substance visqueuse. La

couleur du néant.

Il remplit le réservoir du stylo-plume avec le mélange.

— Signe.

Elias prend le stylo. Le poids est équilibré. Il pose la plume sur le papier.

Elias Thorne.

L'encre imprègne les fibres du papier. L'odeur du fer se mêle à celle de l'encre. C'est fait. Le transfert de propriété est validé.

Moretti récupère le document. Il souffle sur la signature pour accélérer le séchage. Il sourit. Ses dents sont jaunies par la nicotine.

— Tu es à moi, Elias. Chaque cellule de ton corps est ma propriété. Ton souffle est une location. Ta vie est un prêt à taux variable.

Moretti referme le dossier. Il fait signe à l'un des gardes. Celui-ci dépose une mallette en aluminium sur la table. Il l'ouvre.

À l'intérieur, un Sig Sauer P226. Neuf. Graisse de stockage encore présente. Trois chargeurs de quinze cartouches. 9mm Parabellum. Une enveloppe de papier kraft. Un téléphone jetable.

— L'outil doit être affûté, dit Moretti en se dirigeant vers la porte. Nettoie l'arme. Prépare-toi.

— La cible ? demande Elias.

Moretti s'arrête sur le seuil. Sa silhouette massive bloque la lumière du couloir. Il ne se retourne pas.

— L'enveloppe, Elias. Tout est dans l'enveloppe. Tu as quarante-huit heures pour solder le premier versement.

La porte claque. Les verrous s'enclenchent.

Elias reste seul avec le néon.

Il s'assoit devant la mallette. Il ignore l'enveloppe. Il prend le Sig Sauer. Il démonte l'arme. Culasse. Ressort récupérateur. Canon. Tige-guide. Carcasse. Ses gestes sont fluides. Automatiques. Il vérifie l'état de la rampe d'alimentation. Il inspecte le percuteur.

Le métal est froid contre sa paume. C'est la seule vérité qu'il connaisse.

Vingt minutes plus tard, l'arme est remontée. Huilée. Prête au cycle de tir.

Elias prend l'enveloppe. Il déchire le bord.

À l'intérieur, une seule photo. Format 10x15. Tirage mat.

Un homme de soixante-cinq ans. Cheveux blancs coupés court. Un visage qu'Elias voit chaque matin dans le miroir avec trente ans de moins. L'homme est sur une terrasse. Derrière lui, la mer Méditerranée. Le Cap d'Antibes. La Villa Rouge.

Victor Thorne.

Elias sent une pression dans sa poitrine. Ce n'est pas de l'émotion. C'est une réaction physiologique au stress. Une décharge d'adrénaline dans les glandes surrénales.

Il retourne la photo.

Une adresse écrite à la main. Un nom : *La Villa Rouge*.

En dessous, une mention en lettres capitales : *SOLDE TOTAL APRÈS CONFIRMATION DU DÉCÈS.*

Elias repose la photo. Il regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. Elles sont mortes.

Il prend un chargeur. Il insère les cartouches une par une. Le ressort oppose une résistance croissante. Le clic du métal sur le métal est le seul langage qu'il comprenne encore.

Quinze balles. Une vie.

Elias Thorne se lève. Il range l'arme dans son holster de ceinture. Il glisse le téléphone dans sa poche.

Le néon au-dessus de lui explose dans un dernier claquement sec.

L'obscurité est totale.

Dans le noir, Elias Thorne n'est plus un homme endetté. Il est une trajectoire. Une force cinétique en attente d'impact.

La porte s'ouvre à nouveau. Un garde lui fait signe de sortir.

Elias marche vers la lumière du couloir. Ses pas ne font aucun bruit sur le béton.

Le contrat est signé. Le sang est versé. La chasse commence.

Vingt-quatre cents mille euros.

Le prix de la mort d'un père.

Elias Thorne monte dans la berline noire qui l'attend dans la cour. Les vitres sont teintées à 95 %. Le monde extérieur n'est qu'une ombre floue.

Le chauffeur démarre. Direction le sud.

L'oxygène dans l'habitacle semble rare. Elias ferme les yeux. Il ne dort pas. Il calibre sa haine.

Il reste quarante-sept heures et cinquante-deux minutes.

Le compte à rebours est lancé. Chaque seconde coûte quatorze euros.

Elias Thorne commence à calculer la rentabilité de son existence.

Le résultat est proche de zéro.

Chapitre 2

LE CONTRAT DE CHAIR

La berline noire s'arrête devant la grille en fer forgé. Code 4412. Les moteurs hydrauliques gémissent. Le gravier crisse sous les pneus comme des os broyés. Elias Thorne ne regarde pas le paysage. Il fixe le dossier du siège conducteur. Un cuir pleine fleur, couture en losange. Trop de confort ramollit les réflexes.

Le garde côté passager descend. Il ouvre la portière d'Elias. Un courant d'air marin frappe son visage livide. L'odeur de l'iode se mélange à celle du gazole. Il est minuit passé de douze minutes.

— Descends, Thorne. Le Vieux t'attend.

Elias obtempère. Ses muscles sont froids, mais opérationnels. Il traverse le hall de la villa Moretti. Marbre de Carrare au sol. Lustres en cristal. Un luxe bruyant. Inutile. Au bout du couloir, deux hommes en costume sombre montent la garde devant une double porte en chêne. Ils ne sont pas armés de pistolets-mitrailleurs, mais leurs vestes sont mal coupées. Port dissimulé. Probablement des Beretta 92FS. Classique. Fiable.

Les portes s'ouvrent.

Le bureau de Don Moretti sent le cigare éteint et le désinfectant hospitalier. L'homme est assis derrière un bureau en acajou massif. Quatre-vingt-dix kilos de graisse et de rancœur. Ses mains sont posées sur le buvard. Des mains de vieillard, tachées par l'âge, mais les ongles sont impeccables. Manucure hebdomadaire.

Moretti ne lève pas les yeux tout de suite. Il termine la lecture d'un document. Elias reste debout. Au centre de la pièce. Il ne cherche pas de chaise. Il n'est pas un invité. Il est un actif financier.

— Ta dette est un gouffre, Elias, commence Moretti. Sa voix est un râle gras. Deux millions quatre cent mille euros. C'est le prix de trois vies d'ouvriers. Ou d'une seule comme la tienne, si on compte les intérêts.

Elias ne répond pas. Son regard est fixé sur une tache d'encre sur le bureau. Il compte ses pulsations. Soixante par minute. Régulier.

Moretti pousse une chemise cartonnée vers lui. Le carton glisse sur le bois verni.

— Ouvre.

Elias prend la chemise. À l'intérieur, une seule photographie. Noir et blanc. Grain fin. Un homme de soixante-cinq ans sur une terrasse. Cheveux gris coupés ras. Des mains calleuses qui tiennent un sécateur. Le regard est celui d'un prédateur à la retraite. Un regard qu'Elias connaît. Le sien.

— Victor Thorne, dit Moretti.

Le nom flotte dans l'air saturé de tabac. Elias ne cille pas. Ses pupilles ne se dilatent pas. Il analyse la photo. Arrière-plan : pins parasols, mer Méditerranée, garde-corps en fer forgé. Cap d'Antibes. Secteur Est.

— C'est ton père, Elias. Ton mentor. Celui qui t'a appris à loger une balle dans un cercle de cinq centimètres à trois cents mètres.

— Je connais son CV, répond Elias. Sa voix est plate. Une ligne de base sur un électrocardiogramme.

— Il a quitté le milieu il y a dix ans, continue Moretti en s'allumant un havane. Il pense qu'on l'a oublié. Mais personne ne prend sa retraite avec les secrets qu'il détient. On a essayé de lui envoyer des émissaires. Ils ne sont jamais revenus. Victor est devenu paranoïaque. Il a transformé sa villa en bunker.

Moretti lâche une volute de fumée grise.

— Il nous faut quelqu'un qu'il laissera approcher. Quelqu'un qui connaît sa méthodologie. Quelqu'un qui n'a rien à perdre.

Elias referme la chemise. Le bruit du papier est sec.

— Quel est le délai ?

— Quarante-huit heures. Pas une minute de plus. Mercredi, à minuit, je veux une preuve. Une photo. Ou sa main droite. Peu importe. Si tu réussis, ta dette est effacée. Tu redeviens un homme libre.

Moretti sourit. Ses dents sont jaunies par la nicotine.

— Si tu échoues, ou si tu penses à fuir avec lui, sache que j'ai déjà vendu ton contrat à une équipe de liquidation ukrainienne. Ils ne sont pas aussi patients que moi. Ils te dépèceront morceau par morceau pour récupérer la valeur de la viande.

Elias ne s'offusque pas de la menace. C'est une clause contractuelle logique. Il hoche la tête.

— Le matériel.

Moretti appuie sur un bouton sous son bureau. Un tiroir latéral s'ouvre. Il en sort une

mallette en polymère noir. Il la pose sur la table.

Elias l'ouvre.

Un Glock 17, quatrième génération. Neuf. La graisse d'usine brille sur la glissière. Deux chargeurs de dix-sept coups. Munitions de 9mm Parabellum, tête creuse. Expansion maximale à l'impact. Il y a aussi un silencieux fileté, une clé de voiture et un téléphone satellite prépayé.

Elias saisit l'arme. Il vérifie la chambre d'éjection d'un mouvement sec du poignet. Vide. Il insère un chargeur. Le clic métallique verrouille l'accord. Il glisse le Glock dans son holster d'épaule. L'acier est froid contre ses côtes. C'est une sensation familière. Rassurante.

— La villa est située au bout du Chemin des Douaniers, précise Moretti. Système de sécurité périmétrique infrarouge. Capteurs sismiques dans le jardin. Victor ne dort jamais plus de trois heures par nuit. Il a un fusil à pompe Benelli M4 sous son oreiller.

— Je sais ce qu'il a, coupe Elias.

Il ramasse la clé et le téléphone. Il n'y aura pas de poignée de main. Pas de vœux de réussite.

— Thorne, lance Moretti alors qu'Elias atteint la porte.

Elias s'arrête. Il ne se retourne pas.

— Tu l'aimes encore ?

Elias fixe le bois de la porte. Il cherche une émotion. Un vestige. Il ne trouve que du

vide.

— L'amour n'est pas une variable de ce contrat.

Il sort.

Le couloir est long. Ses pas résonnent. Les deux gardes le regardent passer avec une indifférence professionnelle. Il descend l'escalier, traverse le hall et sort dans la nuit.

Une Audi S5 noire l'attend devant l'entrée. Le moteur tourne au ralenti. Un ronronnement de prédateur. Elias monte côté conducteur. Il règle le siège. 1m85. Il ajuste les rétroviseurs.

Sur le siège passager, une enveloppe contient les coordonnées GPS exactes et les plans de la Villa Rouge.

Il passe la première. L'accélération le plaque contre le cuir.

Il quitte le domaine des Moretti. La route s'enroule autour de la côte comme un serpent de goudron. À sa gauche, la mer est un abîme noir. À sa droite, les falaises calcaires.

Elias Thorne conduit avec précision. 110 km/h. Main gauche à neuf heures, main droite à trois heures. Il ne regarde pas le paysage. Il visualise la Villa Rouge. Il connaît chaque recoin de ce bâtiment. Il y a passé ses étés d'enfant, à regarder son père nettoyer des fusils de précision sur la table de la cuisine.

Il se souvient de la voix de Victor. *"Ne vise pas là où ils sont, Elias. Vise là où ils vont être."*

Son père lui a appris à tuer avant de lui apprendre à faire du vélo.

Il reste quarante-sept heures et dix-huit minutes.

Elias sort de l'autoroute à Antibes. Il roule vers le Cap. Les rues deviennent plus étroites. Les murs d'enceinte des propriétés s'élèvent, couronnés de barbelés et de caméras de surveillance. C'est le quartier des milliardaires et des fantômes.

Il gare l'Audi dans une ruelle déserte, à deux kilomètres de la cible. Il coupe le contact. Le silence retombe, lourd.

Il sort de la voiture. Il ouvre le coffre. À l'intérieur, un sac de sport en nylon noir. Il vérifie le contenu : une paire de jumelles à vision thermique, des gants en cuir fin, une pince coupante isolée, et un kit de crochetage.

Il enfle une veste tactique légère sous son blouson noir.

Le vent se lève. Il apporte l'odeur du sel et de la résine de pin. Elias ferme les yeux une seconde. Il sent son cœur. Toujours à soixante. Il est une machine en phase de pré-allumage.

Il commence sa marche vers le Chemin des Douaniers. Il évite les zones éclairées. Il se déplace dans les ombres, utilisant les reliefs du terrain. Il n'est pas un homme qui marche. Il est une anomalie dans le paysage.

Il atteint le mur d'enceinte de la Villa Rouge. Trois mètres de haut. Crépi rouge sang, d'où le nom.

Il s'accroupit derrière un buisson de lauriers-roses. Il sort les jumelles thermiques.

Il balaye la façade.

Le marbre blanc de la villa dégage encore la chaleur accumulée pendant la journée.
Des taches orangées sur l'écran.

Il repère les caméras. Quatre sur le périmètre extérieur. Rotation à 180 degrés. Angle mort de trois mètres à la base de chaque poteau.

Il regarde les fenêtres du premier étage. Une source de chaleur se déplace derrière une vitre. Silhouette humaine. La démarche est lente. Un léger boitement de la jambe droite.

C'est lui.

Victor Thorne est réveillé.

Elias range les jumelles. Il vérifie la tension de ses gants. Il ajuste le Glock dans son holster.

Il n'y a pas de haine. Pas de regret. Juste une dette à solder. Une équation mathématique dont la solution se trouve dans un chargeur de 9mm.

Il s'approche du premier poteau de sécurité. Il attend que la caméra pivote vers la gauche.

Il a trois secondes.

Il saute, attrape le rebord du mur et se hisse avec la fluidité d'un gymnaste. Il bascule de l'autre côté.

Il retombe sur le gazon synthétique. Aucun bruit.

Il est à l'intérieur.

Le compte à rebours continue.

Quarante-sept heures et deux minutes.

Elias Thorne s'enfonce dans le jardin de son père. Le prédateur est chez lui. La chasse peut officiellement commencer.

Il avance vers la villa, le corps incliné, utilisant les massifs de fleurs comme couverture. À chaque pas, il scanne le sol. Pas de mines sismiques ici, Moretti s'est trompé. Victor préfère les pièges mécaniques. Plus fiables. Moins sujets aux interférences électromagnétiques.

Il arrive à dix mètres de la baie vitrée du salon.

À l'intérieur, Victor Thorne vient de s'arrêter. Il fait face à la fenêtre. Il regarde vers l'obscurité. Vers Elias.

Le vieil homme tient un verre de whisky dans la main gauche. Sa main droite, celle qui tremble, est enfoncée dans la poche de sa robe de chambre en soie.

Elias ne bouge plus. Il retient sa respiration.

Victor porte le verre à ses lèvres. Il sourit. Un sourire qui ne contient aucune joie. Juste la reconnaissance d'un écho.

Le mentor a senti l'élève.

Elias Thorne comprend alors que les quarante-huit heures ne seront pas une traque. Elles seront un duel.

Il pose la main sur la crosse de son Glock.

Le métal est la seule vérité.

Chapitre 3

CHAMBRE DE DÉCOMPRESSION

L'obscurité est un linceul de béton. Elias Thorne se glisse dans le vide sanitaire de la Villa Rouge. L'espace mesure un mètre vingt de haut. L'air sent le salpêtre et la moisissure ancienne. C'est sa chambre de décompression. Son bunker de transition.

Il s'assoit en tailleur. Le dos contre un pilier de soutènement. Il pose son sac de sport devant lui. Ses gestes sont automatiques. Ils appartiennent à la mémoire musculaire. Il ne réfléchit pas. Il exécute.

Il sort le Glock 17 de son holster de hanche. Il retire le chargeur. Il actionne la glissière pour éjecter la munition de la chambre. La cartouche de 9mm tombe sur le sol en terre battue. Un bruit sourd. Un éclat de laiton dans la pénombre.

Il commence le démontage de campagne.

Première fois.

Pouce et index sur les verrous de verrouillage. La glissière glisse vers l'avant. Le ressort récupérateur sort. Le canon suit. Elias aligne les pièces sur un morceau de feutre noir. Il passe un chiffon sec sur les rails de guidage. Aucune poussière. Aucun résidu de poudre. Il remonte. *Clack*. Le percuteur percute à sec. Le cycle est parfait.

Deuxième fois.

Plus rapide. Les pièces s'entrechoquent avec une précision chirurgicale. Elias ne regarde pas ses mains. Ses yeux sont fixés sur la grille d'aération qui donne sur le jardin. Il guette une ombre. Un changement de lumière. Rien ne bouge. Les pins parasols sont des silhouettes immobiles contre le ciel de cobalt.

Troisième fois.

Quatrième fois.

Le rythme cardiaque d'Elias se stabilise à 54 battements par minute. Le métal froid agit comme un anesthésiant. Chaque pièce du Glock a une fonction. Chaque pièce est remplaçable. Elias est une extension de la machine. Ou l'inverse. La distinction est devenue floue depuis que Moretti a racheté sa vie.

Cinquième fois.

Il ferme les yeux. Il visualise le mécanisme interne. La détente qui libère le connecteur. Le ressort qui pousse le percuteur. L'explosion chimique dans la douille. L'expansion des gaz. Le mouvement rectiligne du projectile. C'est de la physique pure. La mort n'est qu'un transfert d'énergie cinétique.

Sixième fois.

Septième fois.

Le remontage final. Il engage le chargeur de dix-sept cartouches. Un clic métallique définitif. L'arme est prête. Elle pèse 905 grammes avec le plein. Elias la repose sur ses genoux.

Il ouvre une petite boîte en plastique orange. Deux comprimés de sulfate de dexamphétamine. 10 milligrammes chacun. Il les avale sans eau. Il connaît le timing. Dans quinze minutes, son cortex préfrontal sera en hyper-alerte. La fatigue disparaîtra. La peur, si elle existait encore, serait étouffée sous une couche de dopamine synthétique. Ses pupilles vont se dilater. Son champ de vision va s'élargir. Il deviendra un capteur optique haute définition.

Il glisse sa main droite dans la doublure de sa veste en Kevlar léger. Ses doigts effleurent le papier. Il sort la photo.

Elle est brûlée sur les bords. Le centre est intact. Une femme aux cheveux sombres.

Un sourire qui semble venir d'une autre vie. Elle regarde un point situé derrière l'objectif. Derrière Elias. Elle regarde l'absence.

Elias ne ressent pas de tristesse. Il observe la photo comme un analyste étudie une pièce à conviction. C'est le déclencheur. C'est la raison pour laquelle Victor Thorne doit mourir. C'est le seul lien qui le rattache encore à l'espèce humaine. Un morceau de papier glacé et de goudron.

Il range la photo. Le geste est brusque. La parenthèse est fermée.

L'amphétamine commence à mordre. Une chaleur sèche remonte le long de sa colonne vertébrale. Ses sens s'aiguisent. Le bruit du vent dans les conduits de ventilation devient un hurlement. Il entend le moteur d'un réfrigérateur à l'étage. Il entend le craquement du bois qui refroidit.

Il se lève. Ses articulations ne font aucun bruit. Il est fluide. Il est l'ombre qui se détache de l'ombre.

Il se dirige vers l'échelle de service. Elle mène au cellier de la villa.

Il repense au sourire de Victor Thorne derrière la vitre. Ce n'était pas un défi. C'était une invitation. Son père l'attendait. Il l'avait attiré ici. La dette de jeu de 2,4 millions. Moretti. Le contrat. Tout était une mise en scène orchestrée par le vieil homme. Une dernière leçon de balistique appliquée.

Victor Thorne ne veut pas être sauvé. Il veut être terminé. Par le seul produit fini dont il est fier.

Elias pose le pied sur le premier barreau.

Son plan est simple. Infiltration par la zone technique. Neutralisation des capteurs

périmétriques depuis le serveur central. Approche par l'angle mort du salon. Exécution à bout portant. Pas de dialogue. Pas de rédemption. Juste le retrait d'une cible obsolète.

Il grimpe. Un barreau après l'autre. Le métal froid sous ses paumes.

Il arrive à la trappe. Il sort un endoscope de sa poche. Il glisse la fibre optique sous le joint de la porte. L'écran de son terminal affiche une image granuleuse, verte. Vision nocturne.

Le cellier est vide. Des étagères de vin. Des bouteilles de Petrus et de Romanée-Conti. Des milliers d'euros de sang de la vigne qui dorment dans le noir.

Elias pousse la trappe de deux centimètres. Aucun capteur magnétique. Victor a laissé la porte ouverte. Une insulte technique. Une marque de mépris.

Il se hisse dans la pièce. L'odeur change. Liège et poussière.

Il se plaque contre le mur, à côté d'un casier de bouteilles de 1982. Il attend. Il écoute.

Au-dessus de lui, des pas. Un bruit lourd. Lent. Victor Thorne marche dans le salon. Le bruit de sa canne sur le marbre scande les secondes. *Toc. Toc. Toc.*

C'est un métronome. Le compte à rebours de leur existence commune.

Elias vérifie l'heure sur sa montre tactique.

Quarante-six heures et cinquante minutes.

Le temps s'étire. La drogue transforme les secondes en minutes. Il perçoit les vibrations du sol. Il perçoit le déplacement d'air causé par les mouvements de son

père à l'étage supérieur.

Il sort son couteau de combat. Une lame de quinze centimètres en acier carbone. Revêtement noir mat. Il ne l'utilisera que si la discrétion totale est exigée. Le Glock reste l'option préférentielle. La distance est une sécurité.

Il quitte le cellier. Il s'engage dans le couloir de service.

Le sol est recouvert d'un tapis de course épais. Moretti avait raison sur un point : la villa est un mausolée. Tout ici respire la fin. Les tableaux de maîtres aux murs sont des fenêtres sur des mondes morts. Les meubles sont des cercueils de luxe.

Elias arrive au pied de l'escalier principal. Un large ruban de pierre blanche qui s'enroule vers la lumière du premier étage.

Victor Thorne est là-haut. Il attend son fils. Il attend le verdict.

Elias pose sa main sur la rampe. Son rythme cardiaque monte légèrement. 62 BPM. L'effet de la dexamphétamine.

Il commence l'ascension. Il ne regarde pas ses pieds. Il regarde le haut des marches. Là où l'ombre de son père se dessine, immense, projetée par la lune sur le mur du palier.

L'ombre ne bouge pas. Elle tient un verre.

Elias Thorne monte les marches. Il n'est plus un homme. Il n'est plus un fils. Il est le recouvreur de dettes. Il est le produit livré à destination.

Il arrive sur le palier.

Le salon est une vaste étendue de verre et de vide. Victor Thorne est assis dans un fauteuil club en cuir usé. Il fait face à la baie vitrée. La mer Noire s'écrase en silence sur les rochers, vingt mètres plus bas.

"Tu as mis du temps, Elias," dit le vieil homme. Sa voix est un râle de gravier et de tabac. "Le vide sanitaire ? C'est un manque d'imagination. Je t'ai appris mieux que ça."

Elias ne répond pas. Il sort son Glock. Il l'aligne sur la base du crâne de son père. La visée est stable. Le point rouge du laser danse sur les cheveux gris de Victor.

"Retourne-toi," dit Elias. Sa voix est un instrument désaccordé. Froide. Inhumaine.

Victor Thorne rit doucement. Un rire qui déclenche une quinte de toux. Sa main droite tremble violemment sur l'accoudoir. Le Parkinson ne fait pas de quartier.

"Pourquoi ? Pour que tu puisses voir mes yeux quand tu presseras la détente ? Tu cherches une émotion, Elias ? Tu cherches à voir si je suis fier de toi ?"

Le vieil homme tourne lentement son fauteuil.

Il ne regarde pas l'arme. Il ne regarde pas le laser qui brûle son front. Il regarde Elias. Ses yeux sont des puits de pétrole. Profonds. Inflammables.

"Regarde-toi," dit Victor. "Tu es magnifique. Un outil parfait. Moretti pense qu'il te possède. Il pense que tu es sa propriété. Il ne comprend pas qu'on ne possède pas un ouragan. On essaie juste de ne pas être sur son passage."

Victor pose son verre de whisky sur la table basse. Le verre tinte contre le cristal.

"La dette n'existe pas, Elias. L'argent n'a jamais été le problème."

Elias serre la crosse de son arme. Ses phalanges blanchissent.

"Moretti a les contrats. J'ai vu les chiffres."

"Les chiffres sont des fictions pour les bureaucrates," crache Victor. "J'ai orchestré cette faillite. J'ai donné ton nom à Moretti. Je t'ai vendu pour que tu reviennes ici. Pour que tu finisses le travail."

Un silence de plomb tombe sur la pièce.

Le vent siffle entre les parois de verre.

Elias Thorne sent la colère monter. Ce n'est pas une émotion chaude. C'est un froid polaire qui envahit ses membres. Une dissociation totale.

"Pourquoi ?" demande Elias.

Victor sourit. Il montre ses dents jaunies.

"Parce que je meurs trop lentement. Et parce que tu n'es pas encore complet. Il te manque une pièce. Le parricide. C'est le seul moyen de briser la chaîne, Elias. Tue-moi, et tu seras enfin libre de Moretti. Tue-moi, et tu deviendras ton propre maître."

Victor Thorne se lève. Il titube un instant, puis se stabilise. Il écarte les bras. Sa robe de chambre s'ouvre sur un torse émacié.

"Fais-le. Rembourse la dette avec mon sang. C'est la seule monnaie que Moretti accepte."

Le doigt d'Elias Thorne caresse la queue de détente.

La pression nécessaire est de 2,5 kilos.

L'amphétamine fait vibrer ses nerfs. La photo de sa mère brûle contre sa poitrine.

Il voit le tremblement de la main de son père. Il voit la faiblesse dissimulée sous l'arrogance.

Elias Thorne ne tire pas.

Il abaisse son arme.

"Non," dit-il.

Le visage de Victor Thorne se décompose. La surprise remplace le stoïcisme.

"Non ? Tu n'as pas le choix, Elias. Si tu ne me tues pas, Moretti te tuera. Il a des équipes en attente. Il ne laissera pas un investissement de deux millions s'évaporer."

Elias Thorne range son Glock dans son holster. Ses yeux gris acier se fixent sur ceux de son père.

"Je ne suis pas ton outil. Je ne suis pas la fin de ton histoire."

Il fait un pas vers la baie vitrée.

"Moretti veut du sang ? Il en aura. Mais pas le nôtre."

Elias Thorne sort un petit détonateur de sa poche. Un boîtier noir avec un seul commutateur.

"Qu'est-ce que tu as fait ?" demande Victor, la voix tremblante.

"Le vide sanitaire n'était pas ma chambre de décompression," dit Elias. "C'était le point d'insertion des charges. La villa est minée, Victor. Les fondations sont saturées de C4."

Il regarde sa montre.

Quarante-six heures et quarante-cinq minutes.

"Moretti regarde par les caméras. Il attend son spectacle. On va lui donner autre chose."

Elias appuie sur le commutateur.

Loin, au bout du jardin, le poste de sécurité explose dans une boule de feu orange. Les sirènes commencent à hurler.

"La chasse commence maintenant, Victor," dit Elias. "Mais c'est nous qui chassons Moretti."

Le prédateur s'est retourné contre son maître.

Le duel ne fait que commencer.

Chapitre 4

LA VILLA ROUGE

03h02. Cap d'Antibes.

La Villa Rouge brûle à sa périphérie. L'onde de choc a brisé les vitres du salon de jardin. Le marbre blanc est maculé de suie et de débris de verre. L'air sent le soufre, le plastique calciné et l'iode.

Elias Thorne ne bouge pas. Son dos est plaqué contre un pilier en béton brut. Il compte les battements de son cœur. 68 pulsations par minute. Rythme stable. Il vérifie l'engagement de son chargeur. Un clic métallique, sec, définitif. Le Glock 17 est une extension de sa main droite.

Victor Thorne se tient au centre de la pièce. Il ne tremble plus. Le choc a stoppé le Parkinson. Le vieil homme regarde les flammes dévorer le poste de sécurité. Ses yeux reflètent l'incendie. Il ressemble à une statue de sel dans un musée en enfer.

— Ils vont arriver, Elias.

La voix de Victor est un froissement de parchemin.

Elias ne répond pas. Il scanne l'extérieur. Trois cibles potentielles.

Le premier garde, désigné comme "Alpha", émerge des buissons de lauriers-roses à cinquante mètres. Il porte un gilet tactique noir. Un fusil d'assaut Sig Sauer décline sa silhouette. Il progresse en appuis bas. Un professionnel.

Le deuxième, "Bravo", contourne la piscine à débordement. Son ombre s'étire sur le fond bleu azur. Il communique dans un micro de gorge. Ses mouvements sont saccadés. La panique monte.

Le troisième est invisible. Probablement sur le toit ou en couverture dans les pins parasols.

Elias expire lentement. Il vide ses poumons.

— Reste au sol, dit Elias.

Il se détache du pilier. Il glisse sur le sol comme une vapeur froide. Ses bottes tactiques ne produisent aucun son sur le marbre. Il franchit la baie vitrée brisée. Le vent siffle dans les fentes de verre.

Il cible Alpha. La distance est de quarante mètres. Le Glock n'est pas l'outil idéal pour cette portée, mais Elias connaît la balistique de son arme. Il compense la flèche de la munition.

Deux coups. *Double tap*.

Le premier projectile percute l'épaule d'Alpha. Le second déchire le larynx. L'homme s'effondre sans un cri. Son fusil racle le gravier.

Bravo réagit immédiatement. Il arrose la façade de la villa. Les balles de 5.56 mm pulvérisent les colonnes. La poussière de calcaire s'élève en nuages blancs. Elias est déjà ailleurs. Il a plongé derrière un muret de soutènement.

Il sort une grenade fumigène de sa ceinture. Il dégoupille. Le ressort saute. Un sifflement chimique emplit l'espace. Une fumée grise, épaisse, opaque, se déploie sur la pelouse.

Bravo tire à l'aveugle dans le nuage. Une erreur de débutant. Il révèle sa position exacte.

Elias contourne par la gauche. Il utilise les ombres des pins. Il arrive dans le dos de Bravo. L'homme transpire. L'odeur de sa peur est acide. Elias saisit le canon du Sig Sauer, le dévie vers le bas. Dans le même mouvement, il enfonce la lame de son couteau de combat entre la deuxième et la troisième vertèbre cervicale.

Le corps de Bravo se raidit. Puis il devient mou. Elias le dépose au sol avec précaution. Pas de bruit inutile.

Il reste la cible numéro trois. L'invisible.

Elias se fige. Un reflet. Sur le toit de la dépendance. Un objectif de lunette.

Il bascule sur le côté au moment où le tir part. La balle de .308 Win percute le tronc du pin, juste à hauteur d'homme. Des éclats d'écorce fouettent le visage d'Elias. Une coupure nette sur la joue. Le sang coule, chaud.

Elias localise le tireur. Il est posté derrière la cheminée en pierre de la maison d'amis. Angle de tir restreint.

Elias reprend son Glock. Il change de chargeur. Munitions subsoniques.

Il ne tire pas vers le tireur. Il tire vers le réservoir de gaz propane situé au pied de la dépendance.

Trois balles. Le métal perce. Le gaz siffle.

Elias sort un briquet tempête. Il l'allume et le lance dans la direction du réservoir.

L'explosion n'est pas spectaculaire, mais elle est efficace. Une boule de feu bleue s'élève. Le tireur sur le toit perd l'équilibre sous l'effet de la chaleur et du souffle. Il glisse sur les tuiles vernissées.

Elias l'ajuste en l'air. Une balle dans la tempe. L'homme percute le sol. Un bruit sourd d'os brisés.

Le périmètre immédiat est clair.

Elias retourne dans la villa. Ses mouvements sont mécaniques. Il ramasse un sac de sport déposé près de l'entrée. Il y jette des munitions, deux grenades flash et une trousse de secours.

Victor est assis sur un fauteuil Louis XV. Il regarde ses mains. Elles tremblent à nouveau.

— Tu n'as rien perdu de ton talent, Elias. C'est terrifiant.

— On part. Maintenant.

Elias saisit le bras de son père. La peau est fine comme du papier de soie. Il sent l'os sous le tissu de la chemise.

— Où ? demande Victor.

— Moretti a une équipe de nettoyage en route. Ils seront là dans moins de dix minutes. On prend la route de la Corniche.

— Ils surveillent les axes.

— Je sais.

Elias dirige Victor vers le garage souterrain. L'ascenseur est hors service. Ils empruntent les escaliers de service. Le béton est froid. L'obscurité est presque totale. Elias active sa lampe tactique. Un faisceau blanc, étroit, qui découpe la poussière.

Dans le garage, trois véhicules. Une Maserati, un Range Rover blindé et une vieille Mercedes 500 SEL des années 90.

Elias se dirige vers la Mercedes.

— Pourquoi celle-là ? interroge Victor.

— Pas d'électronique. Pas de traceur GPS d'usine. Moteur robuste. Elle pèse deux tonnes. C'est un char d'assaut civil.

Elias ouvre le coffre. Il vérifie les niveaux d'huile et d'eau par réflexe. Il dépose le sac de sport sur le siège passager.

Il installe Victor à l'arrière.

— Baisse-toi si ça tire, ordonne Elias.

Il s'installe au volant. Le moteur V8 démarre au quart de tour. Le grognement sourd résonne dans le béton.

Elias active la commande d'ouverture de la porte du garage. Le rideau de fer monte avec une lenteur exaspérante.

Sur le moniteur de surveillance encore fonctionnel dans le garage, Elias voit trois SUV noirs s'immobiliser devant les grilles de la villa. Des hommes en sortent. Ils

portent des masques balistiques.

— Ils sont là, murmure Victor.

Elias engage la première. Il écrase l'accélérateur.

La Mercedes bondit. Les pneus hurlent sur le béton lisse. La voiture jaillit du garage alors que le rideau de fer n'est pas totalement levé. Le toit de la voiture frotte le métal dans un cri strident. Des étincelles jaillissent dans le rétroviseur.

Elias ne freine pas. Il fonce vers la sortie secondaire, une petite porte dérobée dans le mur d'enceinte, dissimulée par du lierre.

Le premier SUV tente de lui barrer la route.

Elias ne dévie pas sa trajectoire. Il vise l'aile avant gauche du SUV. Le point faible.

Le choc est violent. L'airbag de la Mercedes ne se déclenche pas. Elias l'a neutralisé manuellement la veille. Le SUV est projeté sur le côté. La Mercedes poursuit sa course, le pare-chocs avant arraché, un phare brisé.

Les tirs commencent. Les vitres de la Mercedes sont renforcées, mais pas impénétrables. Les impacts dessinent des étoiles blanches sur le verre feuilleté.

Elias braque violemment à droite. Il s'engage sur la petite route sinueuse qui descend vers la mer.

Dans le rétroviseur, les deux autres SUV font demi-tour. Les gyrophares bleus et rouges sont absents. Ce ne sont pas des flics. Moretti utilise ses propres unités d'intervention. Des anciens du Groupement d'Intervention de la Gendarmerie Nationale ou de la Légion. Des types qui ne ratent pas leurs cibles.

Elias change de rapport. La boîte automatique rétrograde en hurlant.

— Elias, regarde devant, dit Victor.

Un barrage. Deux fourgonnettes blanches barrent la route au prochain virage. Des hommes sont en position derrière les portières.

Elias jette un coup d'œil à sa montre. 03h12.

Il n'a pas le temps de négocier.

Il fouille dans le sac de sport sur le siège passager. Il en sort une grenade offensive. Il la coince entre ses dents pour dégoupiller tout en gardant une main sur le volant.

Il baisse la vitre conducteur de quelques centimètres.

La Mercedes file à 110 km/h sur une route limitée à 30.

— Accroche-toi, Victor.

Elias lance la grenade par l'entrebâillure. Elle roule sur l'asphalte, sous l'une des fourgonnettes.

L'explosion soulève le véhicule de transport. Les hommes en position sont projetés par le souffle.

Elias s'engouffre dans la brèche avant que la fumée ne se dissipe. La Mercedes percute les débris. Le train avant proteste. Un bruit de ferraille inquiétant monte du châssis.

Elias redresse la voiture. Il file vers la nationale.

Le silence retombe dans l'habitacle, seulement interrompu par le sifflement du vent à travers le phare cassé.

Victor se redresse sur la banquette. Il regarde son fils. Elias a le regard fixé sur la route. Sa mâchoire est contractée. Une veine bat sur sa tempe.

— Tu as miné la maison, dit Victor. Tu savais qu'ils viendraient.

— Moretti ne laisse jamais d'impayés. Je suis sa dette. Tu es son intérêt.

— Et maintenant ?

Elias prend un virage serré. Les pneus crissent.

— Maintenant, on change de paradigme.

Il sort un téléphone jetable. Il compose un numéro mémorisé.

— C'est moi, dit Elias dans l'appareil. Le colis est extrait. Phase deux. Préparez le point de chute à Marseille.

Il raccroche et brise le téléphone en deux. Il jette les morceaux par la fenêtre.

— Marseille ? demande Victor. C'est le territoire de Moretti.

Elias esquisse un sourire qui ressemble à une cicatrice.

— Précisément. Il ne cherchera pas dans sa propre poche.

La Mercedes s'enfonce dans la nuit, vers l'autoroute A8. Derrière eux, au sommet du Cap d'Antibes, une lueur orange persiste. La Villa Rouge n'est plus qu'un souvenir en combustion.

Elias Thorne serre le volant. Ses mains sont stables. Son esprit est une machine de guerre froide. La traque ne fait que commencer, mais pour la première fois, il n'est plus le gibier.

Il est le grain de sable dans l'engrenage de Moretti. Un grain de sable en acier trempé.

03h25. La pluie commence à tomber. Fine. Froide. Elle lave le sang sur la carrosserie de la Mercedes.

Elias Thorne accélère encore. Fin du chapitre.

Chapitre 5

ANGLE MORT

02h14. Cap d'Antibes.

L'air est saturé de sel et de résine de pin. La température extérieure affiche 14 degrés. L'humidité grimpe à 85 %. Elias Thorne est immobile dans l'ombre portée d'un cyprès, à soixante mètres du périmètre extérieur de la Villa Rouge. Il ne respire pas par le nez. Il utilise sa bouche, entrouverte, pour minimiser le sifflement de l'air dans ses poumons. Son rythme cardiaque est stabilisé à 54 battements par minute.

Il observe.

La villa est un bloc de béton banché et de verre teinté. Un anachronisme brutaliste posé sur une falaise de calcaire. Le marbre rouge des façades semble absorber la lumière de la lune plutôt que de la refléter. C'est un tombeau à ciel ouvert.

Le premier garde apparaît sur la terrasse sud.

L'homme porte une veste tactique 5.11 mal ajustée. Son pas est lourd. Il commet l'erreur de regarder l'écran de son téléphone. La lumière bleue de la dalle LCD projette un halo sur son visage, détruisant son accuité visuelle nocturne. Elias enregistre l'information. Un amateur. Moretti paie pour de la masse, pas pour de la compétence.

Elias se déplace.

Ses pieds touchent le sol avec la précision d'un prédateur arachnéen. Chaque transfert

de poids est calculé pour éviter le craquement des aiguilles de pin sèches. Il franchit la première ligne de capteurs sismiques enterrés. Il connaît leur emplacement. Il a étudié les plans de câblage pendant six heures dans la planque de Nice. Ces capteurs sont calibrés pour des masses supérieures à 70 kilos. Elias déplace son centre de gravité, glisse, utilise les rochers comme points d'appui. Il est une anomalie statistique.

Il atteint le muret de la terrasse en 42 secondes.

Le garde est à trois mètres. Il range son téléphone. Il s'apprête à allumer une cigarette. Le frottement de la roue d'un briquet retentit. Une étincelle.

Elias surgit du néant.

Sa main gauche plaque la bouche du garde. Sa main droite saisit l'arrière du crâne. Le pouce d'Elias cherche l'angle de la mâchoire. Il applique une pression chirurgicale sur le sinus carotidien. Le cerveau du garde reçoit un signal erroné : la tension artérielle est trop haute. Le système nerveux réagit instantanément. Bradycardie. Chute de tension massive. Perte de connaissance en 4,2 secondes.

Elias accompagne la chute du corps. Pas de choc. Pas de bruit de tissu sur le carrelage.

Il traîne l'homme dans l'obscurité d'une alcôve. Il vérifie le pouls. Filant. Il utilise des serre-câbles en polymère pour entraver les poignets et les chevilles. Un morceau de ruban adhésif toilé sur la bouche. Le garde se réveillera dans vingt minutes avec une migraine atroce. S'il se réveille.

Elias se redresse. Ses mains sont sèches. Ses gants en cuir de kangourou offrent une adhérence maximale.

Il s'approche de la baie vitrée ouest.

Un système de balayage laser quadrille la zone de la terrasse. Des faisceaux infrarouges invisibles à l'œil nu. Elias sort une paire de lunettes de vision thermique modifiées. Le réseau apparaît. Un maillage serré de lignes rouges qui s'entrecroisent à 20 centimètres du sol et à hauteur de torse. Le balayage est cyclique. Une fenêtre de 1,5 seconde s'ouvre toutes les 8 secondes lorsque le miroir rotatif du projecteur atteint son angle mort.

Elias compte.

Un. Deux. Trois.

Il synchronise son mouvement avec le moteur électrique du système. Il effectue une roulade basse, précise, passant sous le faisceau inférieur au moment précis où le laser bascule. Il se rétablit de l'autre côté. Son souffle est court. Contrôlé.

Il est maintenant dans l'ombre portée des statues de marbre qui bordent la piscine à débordement. L'eau est noire. Elle ressemble à du pétrole.

Il progresse vers la façade nord. Les caméras de surveillance pivotent selon un arc de 120 degrés. Il connaît les zones d'ombre. Il se plaque contre le mur de crépi froid. Le contact du béton contre son épaule est une ancre de réalité. Il sent le métal froid de son Glock 17 contre sa hanche, mais il ne le sort pas. Le bruit est un échec. Le sang est une trace.

Il atteint la fenêtre de service de la cuisine.

C'est le point faible de la structure. Un châssis en aluminium anodisé avec un verrou magnétique standard. Elias sort un extracteur d'impulsions électromagnétiques de la taille d'un paquet de cigarettes. Il le plaque contre le montant. Un déclic étouffé. Le

champ magnétique s'effondre.

Il fait glisser le battant.

L'air intérieur est chargé d'une odeur de cire de sol et de désinfectant. Un luxe stérile. Elias se glisse à l'intérieur. Ses bottes tactiques ne laissent aucune empreinte sur le carrelage en ardoise.

Il est dans la place.

Le silence de la villa est oppressant. C'est le silence d'un musée la nuit. Elias active son oreillette. Un léger grésillement.

— Je suis à l'intérieur, murmure-t-il.

Pas de réponse. Il n'en attendait pas. Il est seul dans cette équation.

Il traverse la cuisine. L'inox des plans de travail brille sous les veilleuses des appareils électroménagers. Il s'arrête devant une porte battante. Il utilise un endoscope à fibre optique pour inspecter la pièce suivante. Le salon.

Deux autres gardes. Ils sont assis sur des fauteuils en cuir blanc, face à un mur d'écrans de surveillance. L'un d'eux boit un café. L'autre vérifie son arme, un MP5. Ils ne regardent pas les écrans. Ils discutent à voix basse d'un match de football.

Elias évalue ses options. Les neutraliser prendrait trop de temps et augmenterait les risques de détection sonore.

Il repère l'escalier de service derrière une cloison en placage de chêne. Il mène aux appartements privés du premier étage. C'est là que se trouve la cible. Victor Thorne.

Elias commence l'ascension. Chaque marche est un test de patience. Il pose son pied sur le bord extérieur de la marche, là où la structure est la plus rigide, pour éviter tout grincement.

Arrivé au palier, il s'immobilise.

Une odeur familière flotte dans l'air. Tabac de pipe. Amsterdamer. L'odeur de son enfance. L'odeur des leçons de balistique et du démontage de fusils de précision dans le garage de la maison de banlieue.

Une veine bat sur la tempe d'Elias. Son arcade sourcilière le lance. La cicatrice semble se réveiller.

Il s'approche de la double porte en acajou au bout du couloir. Il n'y a pas de garde ici. Moretti sait que Victor Thorne n'a pas besoin de protection. Ou peut-être que Moretti veut que ce moment soit privé. Une mise à mort entre gentlemen.

Elias pose la main sur la poignée. Elle est froide.

Il tourne lentement. Le mécanisme est parfaitement huilé. La porte s'ouvre sur un bureau immense. Les baies vitrées donnent sur la Méditerranée. Au loin, les lumières d'Antibes scintillent comme des diamants jetés sur du velours noir.

Au centre de la pièce, derrière un bureau en ébène, un homme est assis.

Victor Thorne.

Il ne se retourne pas. Il regarde la mer. Sa main droite, posée sur le bureau, tremble légèrement. Un mouvement rythmique, incontrôlable. Parkinson. Le prédateur est devenu une proie domestiquée par la biologie.

— Tu es en retard de trois minutes, Elias, dit Victor. Sa voix est un froissement de parchemin.

Elias entre dans la pièce. Il referme la porte derrière lui. Le clic de la serrure résonne comme un coup de feu.

— Les capteurs sismiques ont été recalibrés hier, continue le vieil homme. Tu as dû perdre du temps sur le talus.

Elias ne répond pas. Il reste dans l'ombre, à cinq mètres du bureau. Ses mains sont le long du corps, prêtes.

— Moretti t'envoie pour solder le compte, n'est-ce pas ? Victor pivote lentement avec son fauteuil.

Son visage est une carte de souffrances passées. Des rides profondes comme des tranchées. Des yeux gris, identiques à ceux d'Elias, mais voilés par une cataracte naissante. Sur le bureau, un revolver Python .357 magnum est posé. À côté, un verre de scotch, pur.

— 2,4 millions, dit Elias. Sa voix est monocorde. Clinique.

— Une somme ridicule pour une vie. Surtout la mienne.

Victor prend le verre de scotch de sa main tremblante. Le liquide ondule. Il boit une gorgée.

— Tu sais pourquoi tu es là, Elias ? Pas pour la dette. Moretti s'en moque, de l'argent. Il a plus de cash qu'il ne peut en brûler.

Elias fait un pas dans la lumière. Le néon du plafond accentue la pâleur de son teint.

— Il veut te briser, reprend Victor. Il veut que tu tues la seule chose qui te rattache encore à ce monde. Pour devenir son pur produit. Son automate.

— Je suis déjà un outil, dit Elias.

— Non. Un outil n'a pas de dettes. Un outil n'a pas de passé. Toi, tu as une photo dans la doublure de ta veste. Une photo que tu touches quand tu penses que personne ne regarde.

Elias sent une décharge d'adrénaline. Sa main droite se crispe.

— Comment tu sais pour la photo ?

Victor esquisse un sourire qui ressemble à une blessure.

— C'est moi qui l'ai prise. Avant que la maison ne brûle. Avant que ta mère ne devienne une ligne dans un rapport de pompiers.

Le silence revient, plus lourd. Dehors, le vent se lève. Il siffle contre les vitres pare-balles de la villa.

— Moretti croit qu'il tient les ficelles, dit Victor en fixant son fils. Mais il oublie une règle fondamentale de la mécanique.

Il pousse le revolver Python vers le bord du bureau, en direction d'Elias.

— Laquelle ? demande Elias.

— Un ressort trop tendu finit toujours par casser. Et quand il casse, il frappe celui qui le tient.

Soudain, une alarme stridente déchire le silence de la villa. Une lumière rouge rotative se déclenche dans le couloir.

Elias dégage son Glock dans un mouvement fluide. 1,2 seconde.

— Qu'est-ce que c'est ? grogne Elias.

Victor se lève, s'appuyant sur le bureau. Son tremblement s'est accentué, mais son regard est d'une clarté effrayante.

— C'est le signal, Elias. Moretti ne t'a pas envoyé ici pour me tuer. Il t'a envoyé ici pour mourir avec moi. Il liquide ses actifs. Tous ses actifs.

Un bruit sourd retentit au rez-de-chaussée. Une explosion contrôlée. Les portes blindées de la villa viennent d'être scellées.

Elias se jette vers la fenêtre. Il regarde en bas. Quatre SUV noirs pénètrent dans l'allée. Des hommes en tenue d'intervention lourde en descendent. Ils ne portent pas l'insigne de Moretti. Ils portent le vide. Des nettoyeurs.

— Le contrat vient de changer, dit Victor en ramassant son Python.

Elias regarde son père. La cible. Son mentor. L'homme qu'il est censé abattre pour racheter sa liberté.

— Phase deux ? demande Elias, la mâchoire contractée.

Victor Thorne vérifie le barillet de son arme. Un cliquetis métallique, sec et définitif.

— Phase deux, confirme le vieux tueur. On change de paradigme.

La première grenade assourdissante explose sur le palier. Le monde devient blanc.

Fin du chapitre.

Chapitre 6

FACE AU FANTÔME

Le blanc. Un mur opaque. Des acouphènes à 110 décibels.

Elias Thorne bascule en mode automatique. Ses paupières se ferment par réflexe. Il compte. Un. Deux. Trois. La rétine brûle. Le système nerveux central sature. Il roule sur le côté gauche. Le marbre est froid. L'odeur du magnésium sature l'oxygène.

Quatre.

Sa main droite trouve la crosse du Glock 17. Texture polymère. Grip sûr. Il ne voit pas, il ressent l'espace. La bibliothèque à deux heures. Le bureau à midi. Le cadavre potentiel de son père à neuf heures.

Cinq.

La vue revient par plaques. Des taches de gris et de noir. Des ombres se découpent dans l'embrasure de la porte défoncée. Trois silhouettes. Équipement tactique lourd. Casques FAST. Lunettes de vision nocturne relevées. Ils portent du gris anthracite, pas de logos, pas de noms. Des fantômes payés au forfait.

Le premier nettoyeur entre. Canon court. MP5SD. Un murmure de mort.

Elias presse la détente deux fois. *Center mass*. Les impacts de 9mm déchirent le kevlar léger. Le nettoyeur recule sous le choc hydrostatique. Elias ne vérifie pas le résultat. Il pivote.

Un rugissement sourd déchire la pièce. Ce n'est pas le Glock.

Victor Thorne est debout. Le Colt Python .357 Magnum tonne. Une flamme de trente centimètres sort du canon. Le deuxième nettoyeur perd la moitié de son visage. Le sang pulvérise le papier peint en soie. Le corps s'effondre comme une marionnette dont on a coupé les fils.

— À terre ! hurle Victor.

Sa voix n'est pas celle d'un vieillard. C'est un commandement. Une onde de choc.

Elias se plaque. Une rafale de 5.56 traverse le mobilier. Des éclats de bois et de cuir volent. Le troisième homme arrose à l'aveugle depuis le couloir.

— Analyse, ordonne Victor.

Il est accroupi derrière le bureau en chêne massif. Sa main droite tremble, mais le Python est calé dans sa main gauche. Une technique de tir ambidextre apprise trente ans plus tôt dans les Balkans.

Elias change de chargeur. Un mouvement fluide. Le métal glisse dans le puits.
Clac.

— Quatre SUV dehors, répond Elias. Section d'intervention de douze à seize hommes. Armement professionnel. Ils ne sont pas là pour négocier la dette.

— Moretti assainit ses comptes, souffle Victor. Il liquide les passifs. Je suis un secret encombrant. Tu es un investissement à perte.

Une grenade à fragmentation rebondit sur le parquet. Elias la voit. Un œuf d'acier strié.

— Fenêtre !

Elias attrape le col de la veste de son père. Ils plongent à travers la baie vitrée quelques millisecondes avant l'onde de choc. Le verre sécurit explose en milliers de diamants non tranchants. Ils atterrissent sur la terrasse en pierre. La détonation leur comprime les poumons.

Elias se relève le premier. Ses genoux brûlent. Il vérifie son environnement. 360 degrés.

La villa est une forteresse devenue un piège. Les projecteurs extérieurs s'allument. Une lumière crue, chirurgicale. Les pins parasols projettent des ombres démesurées sur la pelouse tondue au millimètre.

— Ils encerclent le périmètre, dit Elias. Ils ont des thermiques. On est des cibles lumineuses sur fond noir.

Victor se redresse avec difficulté. Un filet de sang coule de son oreille droite. Le tremblement de sa main s'est propagé à tout son bras. Il regarde le Python. Cinq balles restantes.

— Le garage est à trente mètres, dit Victor. Sous la terrasse.

— Ils l'auront miné.

— Pas pour m'empêcher de sortir. Pour m'empêcher d'utiliser ce qu'il y a dedans.

Un pointeur laser rouge balaye la poitrine d'Elias. Il plonge derrière un pot de fleurs en terre cuite géant. La balle de sniper percute la poterie. La terre explose.

— Le tireur est sur le toit du pool-house, analyse Elias. 200 mètres. Angle de 15 degrés.

Il sort une grenade fumigène de sa ceinture tactique. Goupille retirée. Un nuage gris sature l'espace en trois secondes.

— On bouge. Maintenant.

Ils courent dans le brouillard artificiel. Le rythme cardiaque d'Elias est à 160. Stable. Son cerveau traite les données : topographie, angles de tir, munitions restantes. Il est une machine. Victor, derrière lui, respire avec un sifflement sinistre. Ses poumons de vieux fumeur luttent.

Ils atteignent l'escalier de service menant au sous-sol. Elias descend les marches quatre à quatre. Il enfonce la porte d'une épaule.

Le garage est une crypte. Silencieux. Propre.

Au centre, sous une bâche en soie noire, une forme basse et large. Victor s'approche. Ses doigts effleurent le tissu. Il tire d'un coup sec.

Une ISO Grifo de 1968. Couleur sang de bœuf. Restaurée à la perfection. Un bloc moteur V8 Chevrolet de 7 litres sous le capot.

— Tu as gardé ça ? demande Elias.

— On ne vend pas son âme, Elias. On la gare dans un garage climatisé.

Victor fouille sous l'aile arrière gauche. Il en sort un boîtier magnétique. Deux clés. Un interrupteur.

— Le portail principal est verrouillé électroniquement, dit Elias. On va percuter un mur d'acier.

— Non. Moretti a payé pour cette villa, mais c'est moi qui ai supervisé les plans.

Victor actionne l'interrupteur du boîtier. Un grondement sourd monte du sol. Une section de la paroi du garage, camouflée en mur de soutènement, bascule vers l'extérieur. Un tunnel étroit de béton brut apparaît.

— L'issue de secours de l'époque de la Guerre Froide, sourit Victor. Elle débouche sur la route de la corniche, 500 mètres plus bas.

Elias entend des bruits de bottes au-dessus de leurs têtes. Ils ont investi la villa. Ils descendent.

— Monte, ordonne Victor.

Elias prend le volant. Le cuir sent le vieux luxe et l'huile de moteur. Il insère la clé. Contact. Le V8 s'éveille avec un rugissement qui fait vibrer les murs. C'est un prédateur qu'on vient de réveiller après un long sommeil.

Victor s'installe côté passager. Il pose le Python sur ses genoux. Ses yeux gris acier fixent le tunnel noir.

— Elias.

— Quoi ?

— Si on s'en sort, la dette ne sera pas effacée. Elle sera juste déplacée. Moretti ne lâche jamais.

— Je sais.

Elias engage la première. L'embrayage est dur. Précis.

— Une dernière chose, dit Victor. Pourquoi tu ne m'as pas tué dans le salon ? Tu avais le visuel. La trajectoire était libre.

Elias regarde son père. La cicatrice sur son arcade sourcilière le démange.

— J'ai horreur de travailler gratuitement, répond Elias. Moretti ne m'a pas encore payé.

Il écrase l'accélérateur. Les pneus arrière fument sur le béton. La Grifo s'élance dans le tunnel comme une balle dans un canon.

Derrière eux, le garage explose. Une charge de C4. Les nettoyeurs tentent de condamner la sortie. Le souffle de l'explosion pousse la voiture. Elias maintient le cap. Les murs défilent à quelques centimètres des rétroviseurs.

Ils débouchent sur la corniche dans un crissement de pneus. La mer noire est en bas. Les lumières de la ville au loin.

— On va où ? demande Elias.

Victor recharge son Python avec des gestes lents, méthodiques. Chaque balle entre dans le barillet avec un clic métallique.

— À la source, répond le vieil homme. On va voir Moretti. On va lui expliquer que le leasing est terminé.

Elias change de rapport. La Grifo hurle. 140 km/h. 160.

Dans le rétroviseur, la Villa Rouge brûle. Des flammes montent vers le ciel de la Côte d'Azur. C'est un beau signal.

Le téléphone d'Elias vibre dans sa poche. Un SMS. Un numéro crypté.

CIBLE NON CONFIRMÉE. STATUT : EN FUITE. CONTRAT OUVERT À LA CONCURRENCE. PRIME : 5 MILLIONS.

Elias jette le téléphone par la fenêtre.

— On a de la compagnie, dit-il en regardant deux paires de phares apparaître dans son sillage.

Victor sourit. Ses dents sont blanches dans l'obscurité de l'habitacle.

— Bien. J'ai toujours détesté mourir dans l'ennui.

Elias rétrograde. Il attend que les SUV se rapprochent. Il a besoin qu'ils soient assez près pour voir leurs visages. Il a besoin qu'ils comprennent.

Il n'est plus un outil. Il n'est plus une créance.

Il est le prédateur.

La chasse vient de s'inverser.

Le moteur V8 hurle une note finale, sauvage, avant que le premier échange de tirs ne déchire la nuit sur la route du Cap d'Antibes.

Fin du chapitre.

Chapitre 7

LA VÉRITÉ SUR LA DETTE

La Grifo dévore le bitume de la Corniche. Vitesse : 175 km/h. Régime moteur : 6500 tours/minute. Le vent siffle contre les montants du pare-brise. Derrière, deux paires d'optiques LED percent l'obscurité. Des SUV. Probablement des Range Rover Sport. Blindage de niveau B6. Trop lourds pour les virages serrés, mais redoutables en ligne droite.

Elias serre le volant. Ses jointures sont blanches. Son rythme cardiaque est stabilisé à 110 battements par minute. La sueur coule le long de sa tempe, mais son regard reste fixe. Miroir central. Rétroviseur gauche. Angle mort.

— Ils gagnent du terrain, dit Elias.

Victor ne se retourne pas. Il examine son Python .357. Il passe un chiffon de soie sur le canon chromé. Un geste obsessionnel. La main droite du vieux tremble. Un battement irrégulier. Trois millimètres d'amplitude.

— Ils ne gagnent rien du tout, répond Victor. Ils suivent le protocole. Moretti veut récupérer son investissement. Ou le détruire pour déduire la perte de ses impôts.

Un choc sourd fait vibrer la carrosserie. Le SUV de tête vient de percuter l'aile arrière gauche de la Grifo. Elias compense d'un coup de volant sec. La voiture décroche, glisse, puis retrouve son grip. L'odeur de gomme brûlée envahit l'habitacle.

— Pourquoi, Victor ?

La question est sèche. Une balle tirée à bout portant.

Victor sourit. Il range le chiffon. Il insère une cartouche dans le barillet. Clic.

— La dette, Elias. Parlons de la comptabilité.

— 2,4 millions. Macau. Une suite de pertes statistiques impossibles.

— Rien n'est impossible en mathématiques, reprend Victor. Sauf si les dés sont plombés. J'ai possédé ce casino pendant trois mois via une société écran basée au Delaware. "L'Oiseau de Feu". Tu te souviens ?

Elias ne répond pas. Il rétrograde en troisième. Le moteur hurle. Il amorce une épingle à cheveux. Les pneus crissent. La force centrifuge le plaque contre le siège.

— C'était toi, murmure Elias.

— C'était moi. Chaque jeton perdu. Chaque ligne de crédit accordée par des intermédiaires véreux. C'était mon argent. Ma mise en scène.

Nouveau choc. Plus violent. Le pare-chocs arrière de la Grifo se détache à moitié. Il frotte contre le goudron dans une gerbe d'étincelles.

— Pourquoi me couler ? Pourquoi me livrer à Moretti comme un esclave ?

Victor tourne la tête vers son fils. Ses yeux sont des puits de pétrole. Pas de lumière. Juste une profondeur visqueuse.

— Tu stagnais, Elias. Tu devenais un technicien. Propre. Sans âme. Un tueur qui attend ses instructions sur une application cryptée. Tu avais oublié la sensation du canon contre la tempe. L'urgence du sang.

Elias braque violemment. Il évite de justesse un muret de pierre. La mer est à cent mètres en contrebas. Un gouffre noir.

— Tu m'as vendu.

— Je t'ai recyclé. Moretti n'est qu'un catalyseur. Un obèse sadique avec un bilan comptable en guise de cerveau. Je savais qu'il te pousserait à bout. Je savais qu'il te donnerait mon nom pour la mission finale. C'était le seul moyen de nous réunir.

Victor lève sa main droite. Le tremblement est plus marqué maintenant. Il regarde ses doigts comme s'ils appartenaient à un étranger.

— Parkinson. Stade 2. Les médicaments ne font plus effet. Dans six mois, je ne pourrai plus tenir une fourchette. Dans un an, je baverai sur mes chemises en attendant qu'une infirmière change ma couche.

Il marque une pause. Un impact de balle traverse la lunette arrière. Le verre se pulvérise en mille diamants de sécurité. Elias ne bronche pas.

— Je ne mourrai pas dans un lit, Elias. Je ne mourrai pas de vieillesse. C'est une insulte à ma lignée.

Elias regarde le rétroviseur. Le SUV de gauche tente une manœuvre de dépassement. Il veut les envoyer dans le ravin.

— Tu voulais que je te tue, conclut Elias.

— Je voulais que tu redeviennes un prédateur. Pour me tuer, tu devais briser tes chaînes. Tu devais trahir Moretti. Tu devais redevenir l'homme que j'ai forgé. La dette n'a jamais existé. L'argent est sur un compte à Genève. À ton nom.

Elias sent une pression dans sa poitrine. Pas de la peur. De la rage pure. Une décharge d'adrénaline qui brûle ses veines comme de l'acide.

— Tu as ruiné ma vie pour une leçon de sortie ?

— J'ai sauvé ton âme, réplique Victor. Un outil n'a pas de vie. Un homme, oui. Maintenant, conduis. On approche du point de bascule.

Le SUV de gauche percute la Grifo latéralement. La voiture de sport est projetée contre la paroi rocheuse. Le métal hurle. Elias maintient la trajectoire. Il voit le visage du conducteur adverse. Un mercenaire anonyme. Lunettes tactiques. Expression neutre.

— À droite, ordonne Victor. Le chemin de terre après le tunnel.

— On va être coincés.

— Fais-moi confiance. Pour la dernière fois.

Elias écrase la pédale de frein. Les disques en carbone-céramique rougissent. La Grifo plonge de l'avant. Elle vire à quatre-vingt-dix degrés, quittant l'asphalte pour un sentier de graviers poussiéreux. Les deux SUV suivent, leurs suspensions hautes absorbant les chocs.

Le sentier débouche sur une esplanade de béton. Un ancien sémaphore désaffecté. C'est une impasse. La falaise tombe à pic derrière les bâtiments en ruine.

Elias tire le frein à main. La voiture fait un demi-tour complet dans un nuage de poussière et s'immobilise face aux poursuivants.

Les deux Range Rover s'arrêtent à vingt mètres. Les portières s'ouvrent en synchronisation. Quatre hommes sortent. Fusils d'assaut HK416. Gilets tactiques. Ils ne somment pas. Ils ne parlent pas. Ils attendent.

Elias sort de la Grifo. Il se tient derrière la portière ouverte. Il sent le métal chaud sous ses doigts. Il palpe la crosse de son Glock 17. Quinze munitions dans le chargeur. Une dans la chambre.

Victor sort à son tour. Il marche avec une raideur de vieux lion. Il se place aux côtés d'Elias. Le vent marin rabat ses cheveux gris sur son front.

— Le leasing est terminé, Elias, murmure Victor sans quitter les mercenaires des yeux.

Le téléphone d'Elias, resté sur le tableau de bord, s'allume. Une notification. Un message de Moretti.

ÉLIMINEZ-LES TOUS LES DEUX. BONUS DE 1 MILLION POUR LA TÊTE DU VIEUX.

Elias regarde son père. Le tremblement de la main de Victor a cessé. Le danger a agi comme un sédatif. Le vieil homme lève son Python. Son bras est une poutre d'acier.

— Ils vont tirer, dit Elias.

— Laisse-les faire le premier pas. C'est plus poli.

Le chef des mercenaires lève son arme. L'optique point rouge cherche le sternum d'Elias.

Dans la doublure de sa veste, Elias sent le contact de la photo brûlée. Le souvenir

d'une vie avant le sang. Avant la dette.

Le premier coup de feu claque. La balle percute le montant de la portière, à quelques centimètres de l'oreille d'Elias.

Le monde ralentit. Les sens d'Elias se dilatent. Il perçoit le grain du béton, l'odeur du sel, le mouvement de la culasse du fusil adverse.

Il n'est plus une créance. Il n'est plus un produit.

Il est la mort, en attente de livraison.

— Maintenant, dit Victor.

Elias bascule hors de sa protection. Son Glock se lève. Sa première balle loge un impact parfait entre les deux yeux du tireur de gauche. Le corps s'effondre comme une marionnette dont on a coupé les fils.

Victor fait feu à son tour. Le Python tonne comme un canon de marine. Un mercenaire est projeté en arrière, la poitrine défoncée par le calibre .357.

Le chaos s'installe. Le bruit est assourdissant. La poussière sature l'air.

Elias se déplace latéralement. Un pas. Un tir. Un mort. Il est fluide. Chirurgical. Chaque mouvement est optimisé.

Il reste un seul mercenaire. Il tente de recharger son fusil. Ses mains tremblent. Il panique.

Elias ne lui laisse pas de chance. Il tire deux fois dans le thorax. Le dernier homme de Moretti s'écroule, ses poumons sifflant comme une vieille bouilloire.

Le silence revient. Seul le crépitement du moteur chaud de la Grifo rompt le calme de la nuit.

Victor baisse son arme. Il respire lourdement. Une tache rouge s'élargit sur son flanc gauche. Il a été touché.

— C'était... une bonne séquence, souffle-t-il.

Il s'appuie contre la carrosserie de la voiture. Il glisse lentement jusqu'au sol. Elias s'approche. Il s'accroupit devant lui. Ses mains sont tachées de poudre.

— Tu savais qu'ils étaient là, dit Elias. Ce n'était pas un hasard.

— Rien n'est un hasard, Elias. Moretti a des traceurs sur toutes ses voitures. Je voulais qu'on finisse ça ici.

Victor crache du sang. Il regarde l'horizon. Les lumières de la côte scintillent comme des bijoux sur du velours noir.

— L'argent à Genève... le code est ta date de naissance. Ne le dépense pas tout d'un coup.

— Victor...

Le vieil homme saisit le poignet d'Elias. Sa poigne est encore surprenante de force.

— Finis-le. Ne me laisse pas à la maladie. C'est le dernier service. La dernière leçon.

Elias regarde son père. Il voit l'homme qui l'a brisé pour le reconstruire. Il voit le monstre et le mentor.

Il lève son Glock. Le canon est chaud. Il le place contre le front de Victor.

— Merci, Elias, murmure le vieil homme.

Elias Thorne ferme les yeux. Un doigt presse la détente.

Le coup de feu se perd dans l'immensité de la Méditerranée.

Il n'y a plus de dette. Plus de créancier. Plus de père.

Elias Thorne se relève. Il est seul sur la corniche. Il ramasse le Python de son père et le glisse à sa ceinture.

Il marche vers la Grifo. Il a une adresse à Antibes. Une villa avec un propriétaire obèse qui attend des nouvelles.

Le leasing est officiellement terminé.

Fin du chapitre 7.

Chapitre 8

LES CHIENS DE GARDE

La Grifo 7 Litres ronronne une dernière fois avant que le contact ne soit coupé. Le silence du Cap d'Antibes est une agression. Elias Thorne reste immobile dans le siège en cuir. Ses mains sont sèches. Le sang de Victor a déjà séché sur sa manche droite, formant une croûte sombre qui craquelle à chaque mouvement du poignet.

Vingt-trois heures quarante-deux.

La Villa Rouge se dresse devant lui. Un bloc de béton et de verre teinté, niché entre les pins parasols et le vide de la Méditerranée. Victor l'appelait le "Mausolée". Elias sort de la voiture. Il ne claque pas la portière. Il la raccompagne jusqu'au clic métallique. Ses yeux scannent l'environnement par réflexe synaptique.

Le vent siffle dans les aiguilles de pins. Rien d'autre.

Il gravit les marches en pierre de Sienne. Son pas est léger. Un poids mort de quatre-vingts kilos qui ne déplace pas d'air. Il sort la clé de la serrure électronique. Le voyant passe au vert. Un murmure de servomoteur. La porte pivote.

L'intérieur sent le propre. La cire d'abeille et l'ozone de la climatisation. Elias entre dans le vestibule. Il ne cherche pas l'interrupteur. Ses yeux gris sont habitués à la pénombre. Il avance vers le salon panoramique. Les baies vitrées de quatre mètres de haut offrent une vue sur une mer d'encre.

Il retire sa veste. La photo de sa mère reste contre son flanc, dans la doublure. Il pose le Python de Victor sur la table basse en verre. Le métal du revolver luit sous la lune.

C'est une relique. Un anachronisme efficace.

Elias se dirige vers la cuisine ouverte. Il a besoin d'eau. Son œsophage est un tuyau de plomb brûlant. Il attrape un verre en cristal. Le bruit de l'eau du robinet semble tonner dans le silence de la villa.

Un bip sonore. Faible. Électronique.

Il provient de la console de sécurité près de l'entrée. Elias pose le verre. Il ne boit pas. Son corps passe instantanément en mode "Produit". Rythme cardiaque : 55 battements par minute. Pupilles dilatées.

Il s'approche de l'écran de contrôle. Un point rouge clignote sur la zone 4. Le périmètre extérieur, côté falaise. Puis un deuxième point en zone 2. L'accès principal.

On ne vient pas présenter ses condoléances à minuit avec des brouilleurs de fréquence.

Elias ne réfléchit pas. Il analyse. Moretti. Le Don ne laisse jamais de lignes de crédit ouvertes. Le "Produit" a rempli sa mission. Le "Produit" est devenu un témoin. Un témoin est une fuite. Une fuite doit être colmatée.

Il récupère le Glock 17 à sa ceinture et le Python sur la table.

Soudain, le monde explose.

Le bruit est celui d'une foudre qui frapperait le verre. Les baies vitrées volent en éclats sous l'impact de projectiles de gros calibre. Ce n'est pas du 9mm. C'est du .308. Des tirs de précision depuis les hauteurs du jardin.

Elias bascule par-dessus le dossier du canapé. Les éclats de verre criblent le cuir. Une

deuxième rafale déchire les tableaux au mur. Des toiles de maître transformées en confettis de luxe.

— Elias !

La voix est dans sa tête. Celle de Victor. *Ne reste pas dans l'angle mort. Bouge ou meurs.*

Il rampe sur le sol froid. Le carrelage est une patinoire de verre brisé. Il atteint l'îlot central de la cuisine. Un bloc de marbre de Carrare de deux tonnes. Il se plaque contre la paroi froide.

Un sifflement. Une grenade flash rebondit sur le parquet.

Elias ferme les yeux, plaque ses paumes sur ses oreilles et ouvre la bouche pour équilibrer la pression.

Flash.

Le blanc total. Même derrière ses paupières closes, le nerf optique hurle. Le choc sonore secoue ses poumons.

Il compte. *Un. Deux. Trois.*

Les premiers pas écrasent le verre dans le salon. Des bottes tactiques. Semelles vibram. Ils sont au moins trois. Elias sent l'odeur de la cordite et du plâtre pulvérisé.

— Nettoyez tout, lance une voix étouffée par un masque de protection. Moretti veut le gamin et le vieux. Pas de restes.

Les chiens de garde. L'équipe de nettoyage de Moretti. Des professionnels. Pas de

noms, juste des matricules et des fusils d'assaut HK416.

Elias vérifie son Glock. Une balle dans la chambre. Seize dans le chargeur. Le Python est à sa gauche. Six coups de .357 Magnum.

Une ombre se découpe sur le marbre blanc du comptoir. Le canon d'un fusil dépasse de l'angle.

Elias ne recule pas. Il attaque le mouvement. Il pivote sur ses genoux, saisit le canon du HK416 et le dirige vers le plafond. Une décharge de 5.56 laboure le plafond. Elias plaque le canon du Glock sous le menton de l'homme.

Poc.

Le silencieux étouffe le cri. La cervelle du tueur repeint le dessous du comptoir. Elias récupère le corps avant qu'il ne s'effondre trop bruyamment. Il arrache une grenade offensive à la veste tactique du mort.

— Delta ? Rapport, ordonne la voix dans le salon.

Elias dégoupille la grenade. Il la fait rouler sur le sol, vers le centre de la pièce.

Il se plaque à nouveau contre le marbre.

L'explosion est sourde, contenue par les murs de la villa. Un cri de douleur suit immédiatement. Elias surgit de derrière le comptoir, le Glock dans la main droite, le Python dans la gauche.

Le salon est une zone de guerre saturée de poussière grise.

Un homme est à terre, les jambes déchiquetées par la grenade. Un autre, debout près

de la table basse, essaie de réaligner son arme.

Elias tire avec le Glock. Deux fois. Le "double tap". Thorax. Front. L'homme bascule en arrière dans la piscine à travers la baie vitrée brisée.

Le troisième tireur sort de l'ombre d'un pilier. Il ouvre le feu à l'aveugle.

Elias plonge derrière le canapé déchiqueté. Les balles arrachent des morceaux de mousse et de ressorts. Il sent une brûlure sur son épaule gauche. Une éraflure. Le sang est chaud, immédiat.

— Tu ne sortiras pas d'ici, Thorne ! hurle le tireur. On est huit dehors ! Le vieux est mort, rejoins-le !

Elias Thorne ne répond pas. Les mots sont une perte d'énergie. Il vérifie l'angle. Le tireur est derrière la colonne de marbre. Un angle de tir de 15 degrés.

Elias lâche le Glock. Il saisit le Python à deux mains. Le poids de l'arme est rassurant.

Il ne vise pas le tireur. Il vise le miroir vénitien accroché au mur opposé.

Il presse la détente.

Le recul du .357 lui remonte dans les avant-bras. La balle frappe le miroir, ricoche sur le cadre en bronze massif et finit sa course dans l'épaule du tueur caché.

Un hurlement. L'homme sort de sa cachette, désorienté par l'angle du tir.

Elias se lève. Il est une silhouette de poussière et de sang. Il ajuste son tir.

Poc.

Le dernier occupant du salon s'effondre, une balle de 9mm entre les deux yeux. Elias a repris son Glock. La précision chirurgicale avant tout.

Le silence revient, encore plus lourd. Elias halète. Son épaule le lance. Il regarde le cadavre au sol. Il reconnaît le visage. C'était l'un des chauffeurs de Moretti. Un type qui aimait les blagues douteuses et le café trop sucré.

Il n'est plus qu'une statistique biologique maintenant.

Elias se dirige vers la console de sécurité. Il change le mode d'affichage. Les caméras thermiques extérieures montrent quatre silhouettes qui progressent dans les pins. Ils utilisent des formations en diamant. Des militaires, ou des ex-flics.

Ils ne sont pas là pour négocier la dette.

Elias ramasse le HK416 du premier mort. Il vérifie le chargeur. Plein. Munitions subsoniques.

Il se regarde dans un éclat de miroir resté au mur. Son visage est une plaque de marbre. La cicatrice sur son arcade sourcilière est rouge vif. Il ressemble à Victor. Il ressemble au monstre qu'on l'a entraîné à devenir.

Il sort un téléphone jetable de sa poche. Il compose un numéro mémorisé.

— Oui ? La voix de Moretti est onctueuse. Calme.

— Le premier versement est arrivé, dit Elias.

Un silence à l'autre bout du fil. On entend seulement le craquement d'un cigare qu'on

allume.

— Elias. Mon garçon. Tu es toujours plein de ressources. Mais tu comprends, n'est-ce pas ? Victor était une légende. Toi, tu n'es qu'une ligne de frais. Et j'aime que mes comptes soient équilibrés.

— Je ne suis plus une ligne de crédit, Moretti.

Elias regarde les silhouettes thermiques sur l'écran. Elles se rapprochent de l'entrée.

— Je suis le créancier, maintenant.

Il raccroche. Il brise le téléphone sous son talon.

Elias Thorne ne fuit pas. Il s'enfonce dans les couloirs de la Villa Rouge. Il connaît chaque recoin, chaque trappe de service, chaque angle mort. C'est son terrain de chasse.

Il active le système d'arrosage automatique depuis la console centrale. Dans le jardin, les jets d'eau se mettent à battre le rythme. Le bruit de l'eau sur les feuilles crée un rideau sonore. Les capteurs thermiques des tueurs vont être perturbés par le changement de température au sol.

Elias se glisse par une fenêtre de service à l'arrière.

L'air nocturne est frais. Il s'accroupit dans les buissons de lauriers-roses. Il attend.

Une première silhouette émerge du sentier. L'homme porte des lunettes de vision nocturne. Il avance avec une prudence excessive.

Elias surgit derrière lui comme une vapeur. Il ne tire pas. Le bruit attirerait les autres.

Il passe son bras gauche autour du cou de l'homme. Sa main droite enfonce une lame de combat de quinze centimètres entre la deuxième et la troisième vertèbre cervicale.

Un léger craquement. Le corps devient mou. Elias le dépose au sol sans un bruit.

Il récupère la radio de l'homme.

— *Ici Point 1. On entre par le garage.*

Elias sourit. Un sourire sans joie, une simple contraction musculaire.

Le garage de la Villa Rouge est un cul-de-sac. Victor y a fait installer une porte blindée à triple verrouillage.

Elias se déplace dans l'ombre des pins. Il est l'architecte de sa propre survie.

Il atteint le boîtier de contrôle électrique extérieur. Il sectionne les câbles principaux.

La villa est plongée dans le noir total.

Les cris de confusion éclatent dans les radios. Elias Thorne remonte vers la Grifo. Il n'a pas besoin de finir les autres ce soir. Il a une autre destination.

Antibes n'est pas loin. La villa de Moretti est à dix minutes.

Le "Produit" est sorti de son leasing. Il va maintenant procéder à une saisie totale des actifs.

Il monte dans la voiture. Le moteur rugit. Les pneus hurlent sur l'asphalte de la corniche.

Dans le rétroviseur, la Villa Rouge s'éloigne. Elle ressemble à un crâne vide sous la lune.

Le compte à rebours de Moretti vient de tomber à zéro.

Chapitre 9

BALISTIQUE FAMILIALE

Le noir est total. Une absence de lumière absolue, chirurgicale. Dans le salon de la Villa Rouge, l'air s'est figé. L'odeur de l'ozone sature l'espace suite au court-circuit. Elias Thorne ne bouge pas. Il est adossé contre le buffet en chêne massif. Son Glock 17 est une extension de son bras droit. Une cartouche est chamberée. Le percuteur est armé. Son cœur bat à quarante-cinq pulsations par minute. C'est le rythme de la chasse.

À trois mètres de lui, dans l'angle mort de la baie vitrée, Victor Thorne est une ombre parmi les ombres. Le vieil homme ne tremble plus. La maladie de Parkinson s'est effacée devant l'adrénaline. C'est un miracle neurologique dicté par la survie. Victor tient son Beretta 92FS à deux mains. La sécurité est retirée. Le métal est froid.

Dehors, le gravier crisse. Un bruit sec. Un poids d'environ quatre-vingts kilos. Chaussures tactiques à semelles vibram.

Elias lève sa main gauche. Il ne voit pas son père, mais il sait qu'il regarde. Il ferme trois doigts. Le signal pour la formation en tenaille. Victor répond par un léger sifflement, presque inaudible, une imitation de vent dans les pins.

La porte-fenêtre explose.

Le verre de sécurité se fragmente en milliers de diamants noirs. Deux grenades flash-bang roulent sur le marbre blanc. Elias ferme les yeux. Il compte. Une seconde. Deux secondes.

L'éclair blanc déchire l'obscurité derrière ses paupières. La détonation sature ses tympanes. Elias rouvre les yeux. Les parois de ses pupilles se contractent violemment. Il voit les silhouettes thermiques à travers la fumée résiduelle.

Le premier mercenaire franchit le seuil. Il porte un HK416. Il balaie la pièce avec une lampe tactique. Erreur fatale. La source lumineuse est une cible.

Elias presse la détente. Deux fois. *Double tap*.

La première balle de 9mm subsonique percute le sternum. La seconde brise la visière en polycarbonate du casque et loge son noyau de plomb dans le lobe frontal. L'homme bascule en arrière. Son arme tire une rafale inutile dans le plafond. Le plâtre pleut.

— Flanc gauche clair, murmure Elias.

Simultanément, deux ombres surgissent par la cuisine. Victor Thorne pivote sur ses talons. Son mouvement est fluide, presque chorégraphique. Il n'utilise pas de visée laser. Il tire au jugé, à l'instinct.

Le Beretta aboie. Trois coups.

Le premier mercenaire s'effondre, une artère fémorale sectionnée. Le sang gicle sur les carreaux de faïence blanche. C'est une tache de Rorschach qui s'étend à une vitesse de dix centilitres par seconde. Le deuxième homme tente de se mettre à couvert derrière l'îlot central. Victor ajuste son tir. La balle traverse le plan de travail en composite, perd de sa vélocité, mais conserve assez d'énergie pour perforer le foie. L'homme pousse un cri étranglé, un gargouillis de bile et d'hémoglobine.

— Cuisine neutralisée, grogne Victor. Sa voix est un râle de papier de verre.

Elias change de position. Il rampe sur le marbre, évitant les éclats de verre. Il sent le froid du sol contre son ventre. Il atteint le pilier central.

Trois hommes restants. Ils progressent en formation de diamant par l'entrée principale. Ils utilisent des lunettes de vision nocturne de troisième génération. Ils voient en vert acide. Ils cherchent de la chaleur humaine.

Elias retire une grenade fumigène de sa ceinture tactique. Il dégoupille. Il la fait rouler doucement. Le gaz blanc se répand, saturant l'espace. Les lunettes de vision nocturne deviennent inutiles. Le phosphore des tubes intensificateurs d'image sature. Les mercenaires sont aveugles.

— Maintenant, ordonne Elias.

Le fils et le père se lèvent à l'unisson. Une symétrie génétique parfaite.

Elias prend l'homme de pointe. Il avance dans la fumée, invisible. Il ne tire pas. Il économise ses munitions. Arrivé à cinquante centimètres, il saisit le canon du fusil adverse, le dévie vers le bas. De sa main libre, il sort son couteau de combat. La lame en acier carbone glisse sous le menton, traverse la langue et vient se fiché dans le cerveau. Elias maintient le corps pour qu'il ne fasse pas de bruit en tombant. Il récupère le HK416.

À droite, Victor Thorne est un spectre. Il utilise le silence de la fumée pour se rapprocher du cinquième homme. Le mercenaire panique. Il tire au hasard. Les flammes de départ de son arme illuminent la pièce par intermittence. C'est un effet stroboscopique macabre.

Victor se baisse sous la ligne de tir. Il saisit la cheville de l'homme, tire violemment. Le mercenaire tombe lourdement. Avant qu'il ne puisse se redresser, Victor appuie le canon de son Beretta contre sa tempe.

Click-boom.

La boîte crânienne cède. La matière grise macule le tapis persan.

Le dernier survivant hurle dans sa radio. Sa voix est aiguë, déformée par la terreur.

— Repli ! Repli ! On a des pertes massives ! Ils sont...

Il n'a pas le temps de finir. Elias et Victor se rejoignent au centre de la pièce. Ils pointent leurs armes vers la silhouette qui recule vers la sortie.

Ils tirent ensemble.

Les deux projectiles se croisent dans l'air saturé de fumée. L'un frappe la gorge, l'autre le plexus solaire. Le mercenaire est projeté contre la porte d'entrée. Il glisse lentement, laissant une traînée sombre sur le bois verni.

Le silence revient. Il est plus lourd qu'avant. Il est chargé d'une odeur de fer, de cordite et de déjections humaines.

Elias baisse son arme. Ses mains sont sèches. Son pouls redescend à soixante. Il regarde son père. Victor Thorne est debout, au milieu des cadavres. Sa main droite tremble à nouveau, un spasme léger, rythmique. Il regarde les corps avec une indifférence de légiste.

— Moins de deux minutes, dit Victor. Tu as traîné sur le troisième.

— Le couteau était plus sûr. Le bruit attire les renforts.

Elias s'approche d'un cadavre. Il fouille les poches. Il trouve un téléphone crypté, une

liasse de billets et une carte magnétique. Il vérifie les tatouages sur les cous. Une araignée stylisée. Les contractants de Moretti. De la chair à canon haut de gamme.

Victor ramasse une douille percutée. Il l'observe sous la faible lueur de la lune qui perce à travers les nuages.

— Ils ne s'arrêteront pas, Elias. Moretti a déjà payé pour nos têtes. Ce n'est plus une dette. C'est une liquidation d'actifs.

Elias hoche la tête. Il sent une goutte de sueur froide couler le long de sa colonne vertébrale. Ce n'est pas de la peur. C'est une analyse de situation. La Villa Rouge est compromise. Le périmètre est brisé.

— On ne reste pas ici, dit Elias.

Il se dirige vers le cadavre du chef d'escouade. Il récupère un sac tactique contenant des explosifs C4. Il commence à placer les charges sur les piliers de soutien du salon.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Victor.

— On efface les preuves. On efface le passé.

Elias règle les détonateurs sur trois minutes. Son mouvement est précis. Il ne gaspille aucune seconde. Il connecte les fils, vérifie les fréquences.

Victor Thorne le regarde faire. Un étrange sentiment de fierté, déformé et malsain, traverse son regard vitreux. Son fils est devenu l'outil parfait qu'il avait commencé à forger vingt ans plus tôt. Une machine à tuer dénuée de remords, capable de transformer une villa de luxe en abattoir, puis en crématorium, le tout avec la froideur d'un expert-comptable.

— La Grifo est dans le garage, dit Elias.

Ils traversent le couloir. Leurs pas résonnent sur le marbre. Ils passent devant les photos de famille dont les cadres ont été brisés par les balles perdues. Elias ne jette pas un regard sur son enfance en miettes.

Ils montent dans la voiture. Le moteur V10 rugit, brisant le calme de la nuit d'Antibes. Les pneus hurlent sur le gravier, projetant des pierres contre la façade de la maison.

Elias engage la première vitesse. La voiture bondit.

Alors qu'ils franchissent le portail principal, une explosion sourde secoue le sol. Dans le rétroviseur, Elias voit les vitres de la Villa Rouge voler en éclats. Une boule de feu orange et grasse s'élève vers le ciel noir. Le toit s'effondre dans un nuage de poussière et de flammes.

Le mausolée brûle.

Victor Thorne s'enfonce dans le siège en cuir. Il ferme les yeux.

— Où allons-nous ? demande-t-il.

Elias serre le volant. Ses articulations blanchissent. La route de la corniche se déroule devant eux comme un ruban de bitume sans fin.

— On va chez Moretti, répond Elias. On va lui rendre son investissement. Avec les intérêts.

Le compteur de vitesse grimpe. 120. 140. 160.

Le "Produit" est officiellement en rupture de stock. La chasse ne fait que commencer.

Dans l'obscurité de l'habitacle, le reflet des flammes danse encore dans les yeux gris d'Elias Thorne. Il n'est plus un homme. Il est une trajectoire balistique. Et la cible est au bout de la route.

Chapitre 10

EXTRACTION

Le sang de Victor sature le cuir Nappa du siège passager. Une odeur métallique, chaude, envahit l'habitacle clos de la Grifo. Elias ne regarde pas la plaie. Il connaît la topographie du corps humain. L'impact se situe dans le quadrant supérieur droit de l'abdomen. L'artère hépatique est peut-être touchée. Le temps est une ressource qui s'épuise plus vite que le carburant.

Victor respire par saccades. Ses poumons cherchent un air que la douleur raréfie. Sa main droite, celle qui tremble d'ordinaire, est pressée contre la déchirure de sa chemise blanche. Le tissu est devenu une éponge noire.

— Respire par le nez, Victor. Lentement.

Elias écrase l'accélérateur. Le V10 monte à 8 000 tours. La poussée plaque les corps contre les dossiers. La Villa Rouge n'est plus qu'un point orange dans le rétroviseur central. Puis, le néant. La nuit du Cap d'Antibes avale la carrosserie de carbone.

Deux faisceaux de lumière jaillissent dans le miroir. Puissants. Blancs. Ils découpent la silhouette des pins parasols. La distance : trois cents mètres. Vitesse d'approche : supérieure à la sienne.

— Ils sont là, murmure Victor. Sa voix est un râle de papier de verre.

Elias vérifie son tableau de bord. La pression d'huile est stable. La température d'eau est optimale. Il décale son pied gauche sur la pédale de frein. Un léger coup de pression pour tester la réponse. Le mordant est immédiat. Céramique. Chirurgical.

Les poursuivants sont deux. Deux SUV lourds. Probablement des Range Rover blindés. Des masses de trois tonnes lancées à pleine vitesse. Moretti n'envoie pas des diplomates. Il envoi des équarisseurs.

Le premier virage de la corniche arrive. Une épingle à cheveu bordée par le vide. Elias rétrograde. Les palettes au volant claquent comme des coups de feu. La Grifo plonge dans la courbe. Les pneus Pirelli P-Zero hurlent. La force centrifuge tire sur la blessure de Victor. Un grognement s'étouffé s'échappe de ses lèvres livides.

Elias redresse. Il jette un œil sur le côté. Victor a la tête renversée contre l'appui-tête. Ses pupilles sont dilatées. Choc hypovolémique. Stade 2.

— Reste avec moi, dit Elias. C'est un ordre.

Il lâche le volant de la main droite. Il cherche sous le siège. Ses doigts rencontrent le froid du polymère. Un HK MP7. Il le pose sur ses cuisses. Le sélecteur de tir est sur "semi".

Les SUV se rapprochent. Cent mètres. Le premier véhicule tente une manœuvre de dépassement par la gauche. Elias voit le reflet des lunettes de vision nocturne du conducteur. Un professionnel.

L'impact latéral est brutal. La Grifo chasse de l'arrière. Elias contre-braque. Le métal hurle contre le métal. Une pluie d'étincelles illumine l'habitacle. Le flanc gauche de la berline est labouré. Elias maintient la trajectoire. Son bras gauche est tendu, verrouillé sur le volant.

— Victor. Le MP7.

Le vieil homme bouge les doigts. Un geste lent. Inutile. Il ne peut plus tenir une arme.

Elias saisit le pistolet-mitrailleur. Il baisse la vitre électrique. L'air glacé de la mer s'engouffre dans la voiture, chassant l'odeur du sang. Il cale le canon sur le rebord de la portière. Il ne regarde pas la route. Il regarde le pneu avant droit du SUV dans le rétroviseur extérieur.

Trois coups. 4.6x30mm. Haute vitesse.

Le pneu du Range Rover explose. La jante en alliage percute le bitume. La masse de trois tonnes devient incontrôlable. Le véhicule amorce un mouvement de lacet violent. Il tape la glissière de sécurité. Le rail en acier cède. Le SUV bascule dans le noir.

Elias ne regarde pas la chute. Il n'écoute pas le fracas du métal broyé sur les rochers, cinquante mètres plus bas.

Il se concentre sur le deuxième prédateur.

Celui-ci a compris. Il reste dans l'aspiration de la Grifo. Il ne cherche pas le contact. Il attend la ligne droite pour utiliser sa puissance de feu.

— Elias...

Victor tend sa main ensanglantée vers la console centrale. Ses doigts laissent des traînées rouges sur l'aluminium brossé.

— Dans la poche... de ma veste...

Elias ne quitte pas la route des yeux. Il plonge la main dans la veste de son père. Il sent un papier plié. Un morceau de plastique rigide. Une carte d'accès magnétique. Il

la range dans sa propre poche.

— On y est presque, ment Elias.

Le mensonge est une donnée technique nécessaire pour maintenir le sujet en vie.

La corniche s'élargit. La route descend vers la zone industrielle du port. Les hangars de tôle apparaissent comme des carcasses de baleines rouillées sous les projecteurs au sodium. Le deuxième SUV accélère. Il se porte à la hauteur de la Grifo.

La vitre arrière du Range descend. Un canon de fusil d'assaut émerge.

Elias pile.

Le transfert de charge est violent. L'avant de la Grifo plonge. Le SUV, emporté par son inertie, dépasse la berline.

Elias réaccélère instantanément. Il se place derrière le SUV. Il vise le réservoir auxiliaire situé sous le châssis, un point faible connu sur ce modèle de blindage léger.

Il vide le reste du chargeur du MP7.

Le réservoir est percé. Le carburant se vaporise au contact de l'échappement brûlant. Une déflagration sourde. Une gerbe de flammes bleues et jaunes. Le SUV se transforme en torche roulante. Il dévie de sa trajectoire, traverse la chaussée et s'encastre dans un pilier de béton. L'explosion finale souffle les vitres du hangar voisin.

Elias ne ralentit pas. Il tourne brusquement à droite, s'engageant dans un labyrinthe de conteneurs.

Le port de Nice. Zone 4. Terminal pétrolier.

Il coupe les phares. La Grifo glisse dans l'obscurité totale. Seul le ronronnement mourant du moteur trouble le silence. Il s'arrête derrière un entrepôt de stockage de pièces navales.

Elias coupe le contact. Le silence qui suit est plus lourd que le bruit des explosions.

Il se tourne vers Victor. Le vieil homme ne tremble plus. Son bras est tombé le long du siège. Son regard est fixé sur le plafond de la voiture. Sa poitrine ne bouge plus.

Elias pose deux doigts sur la carotide de son père.

Rien.

Le pouls est absent. La peau est déjà froide au toucher. Le "Mentor" a achevé sa mission. Il est devenu un poids mort. Une statistique.

Elias ne ferme pas les yeux de Victor. Il ne dit rien. Il n'y a pas de prière pour les hommes de sa tempe. Il y a juste la logistique.

Il sort de la voiture. Ses chaussures crissent sur le gravier huileux. Il fait le tour, ouvre la portière passager. Il saisit le corps de Victor sous les aisselles. Il le tire hors de l'habitacle. Le corps est lourd, mou. Elias le traîne sur quelques mètres, à l'abri d'une pile de palettes.

Il fouille les poches de son père. Il récupère un téléphone crypté, un briquet en argent et une clé USB.

Il revient à la Grifo. Il prend un bidon d'essence de secours dans le coffre. Il en répand le contenu sur les sièges, sur le tableau de bord, sur le cadavre de son enfance

qui imprègne encore le cuir.

Il craque le briquet en argent.

La flamme est petite, vacillante. Elias la regarde un instant. C'est la seule chaleur qu'il s'autorise.

Il lâche le briquet.

L'essence s'enflamme avec un soupir sourd. En quelques secondes, l'habitacle n'est plus qu'un brasier. Le feu dévore les preuves, les souvenirs, et l'odeur du sang.

Elias s'éloigne des flammes. Il s'enfonce dans l'ombre des docks.

Son téléphone vibre dans sa poche. Un message crypté. Une seule ligne de texte.

Statut du produit ?

Elias tape la réponse sans s'arrêter de marcher. Ses doigts sont stables. Son rythme cardiaque est de soixante battements par minute.

Produit livré. Phase finale en cours.

Il range l'appareil. Devant lui, la mer Noire lèche les quais de béton. Le brouillard salin colle à son visage.

Moretti attend son retour. Moretti pense qu'il possède encore l'arme.

Il ignore que l'arme vient de changer de calibre. Et qu'elle est désormais pointée directement sur son cœur.

Elias Thorne disparaît dans le brouillard. Il n'est plus un fils. Il n'est plus une dette. Il est une exécution en attente de réalisation.

Le chronomètre de la vengeance ne fait pas de bruit. Mais il ne s'arrête jamais.

Chapitre 11

LA ZONE D'ÉCHANGE

Le dock 17 est une carcasse de béton et d'acier. Zone industrielle sud. Entre les entrepôts de stockage frigorifique et les cuves de raffinage. L'air est saturé de sel et de gasoil lourd. Une nappe de brouillard rampe sur le goudron défoncé. Elle avale les pieds des grues portuaires. À trois cents mètres, une bouée siffle. Rythme cardiaque de l'océan. Lent. Mécanique.

Elias Thorne pose Victor contre la paroi froide d'un conteneur Maersk. Peinture bleue écaillée. Code d'identification : BK-904-7.

Victor s'affaisse. Ses talons raclent le sol. Un bruit sec. Son souffle est un sifflement de pneumatique percé. Sa veste en laine est lourde. Imbibée. Le sang artériel a cette teinte rubis sombre sous la lumière crue des projecteurs à vapeur de sodium.

Elias s'accroupit. Ses genoux craquent. Il ne ressent pas la douleur. Il observe la plaie. Flanc gauche. La balle de .45 a traversé le foie. Pas de sortie nette. Hémorragie interne massive. Choc hypovolémique imminent.

— Reste avec moi.

La voix d'Elias est un scalpel. Tranchante. Dénuée de trémolo.

Victor esquisse un sourire. Ses dents sont tachées de rouge. Il lève sa main droite. Le tremblement est prononcé. Parkinson ne recule pas devant la mort. Au contraire. Il s'installe.

— Pourquoi... la voiture ? articule Victor.

— Diversion. La signature thermique attirera les patrouilles sur le secteur 4. Nous sommes au secteur 9. On a dix minutes. Peut-être douze.

Elias sort une trousse de secours tactique de sa poche cargo. Pack de gaze hémostatique Celox. Gants en nitrile noir. Il déchire l'emballage avec les dents. Le plastique cède.

— Laisse tomber, Elias.

Victor repousse la main de son fils. Ses doigts sont froids. La température corporelle chute. 35 degrés. Moins. Les capillaires de son visage éclatent, dessinant une carte de violet sur ses pommettes.

— Je peux stabiliser le flux, dit Elias. Une suture rapide. Un clamage. On a une planque à six kilomètres.

— Regarde-moi.

Elias lève les yeux. Le regard de Victor est lucide. Une lucidité de condamné. C'est le regard qu'il avait quand il enseignait à Elias comment démonter un Beretta 92FS en moins de quatre secondes. Les yeux fermés. Dans le noir.

— Le contrat est rempli, murmure Victor. Moretti a vu les flammes. Il a reçu ton message. Pour lui, je suis un tas de cendres dans une Grifo calcinée.

— Le travail n'est pas terminé tant que la cible respire.

— La cible est déjà morte. Elle attend juste que son cœur s'en aperçoive.

Victor fouille dans la poche intérieure de son manteau. Un mouvement lent. Laborieux. Ses doigts se referment sur un objet métallique. Il le tend à Elias.

Une clé USB. Marque Kingston. Boîtier en aluminium brossé. Usée par le frottement des clés.

— C'est quoi ? demande Elias. Il ne prend pas l'objet tout de suite. Il analyse la menace potentielle.

— Ton assurance vie. Et l'arrêt de mort de Moretti.

Victor crache un caillot. Il s'essuie la bouche d'un revers de manche.

— Les Moretti sont des comptables, reprend le vieux. Des parasites. Ils ne font pas que tuer. Ils blanchissent. Casino de Macao. Immobilier à Dubaï. Tout est là. Les numéros de comptes. Les noms des prête-noms. Les preuves des détournements de fonds du Don sur les parts de la Commission.

Elias prend la clé. Elle est tiède. Elle pèse trente grammes. Le poids d'une vie de trahison.

— Moretti se sert dans la caisse, continue Victor. Si ces fichiers sortent, les autres familles le dépècent vivant. Il le sait. C'est pour ça qu'il me cherchait. Il pensait que j'avais détruit les preuves. Il ne savait pas que je les gardais pour toi.

Le vent se lève. Il siffle entre les piles de conteneurs. Un son de flûte brisée. Elias range la clé dans la doublure de sa veste. À côté de la photo brûlée de sa mère. Deux reliques. Deux fardeaux.

— Pourquoi me donner ça maintenant ?

— Parce que tu es un produit, Elias. Et un produit, ça se remplace. Dès que tu auras passé la porte de Moretti, il te mettra une balle dans la nuque. Une dette rachetée est une dette éteinte. Il n'a pas besoin d'un témoin de sa propre cruauté.

Elias vérifie son Glock. Il retire le chargeur. Seize cartouches de 9mm. Une dans la chambre. Le ressort est ferme. Le mécanisme est huilé.

— Je vais le tuer avant, dit Elias.

— Non. Tu vas faire mieux. Tu vas le détruire. Utilise les fichiers. Fais monter la pression. Force-le à sortir de sa cage. Et quand il sera à découvert...

Victor s'interrompt. Une quinte de toux le secoue. Son corps se cambre. Elias pose une main sur son épaule. Un geste technique. Pour maintenir la structure. Pas pour consoler.

— Termine le travail, Elias. C'est la dernière leçon.

— Je ne suis pas prêt pour celle-là.

— On n'est jamais prêt à achever son propre sang. Mais c'est ce qui fait de toi un professionnel. Pas un boucher. Un exécuter.

Victor saisit le poignet d'Elias. Sa poigne est étonnamment forte. Un dernier sursaut d'adrénaline. Les yeux du vieil homme brillent d'une intensité sauvage.

— Moretti veut une preuve. Il veut ton humanité en échange de ta liberté. Donne-lui ce qu'il attend.

Elias comprend. Le silence qui suit est plus lourd que le brouillard. Il regarde le visage de son père. Les rides. La cicatrice sur le menton. Les années de survie écrites

dans la chair.

Victor lâche son poignet. Il s'adosse au métal bleu. Son regard se perd vers l'horizon noir de la mer.

— Fais-le maintenant. Avant que mes mains ne se mettent à trembler trop fort. Je ne veux pas que ce soit moche.

Elias recule d'un pas. Il ajuste sa position. Jambes écartées. Centre de gravité bas. Il lève son arme. L'alignement est parfait. Hausse. Guidon. Le front de Victor.

Le doigt d'Elias caresse la détente. 2,5 kilos de pression.

— Elias.

— Oui.

— Ne regarde pas les yeux. Regarde la cible. Comme je t'ai appris.

Elias ferme les paupières un millième de seconde. Il voit la villa rouge. Il voit l'ombre de Moretti. Il voit le cycle infernal de la dette.

Il rouvre les yeux. Il ne voit plus son père. Il voit un obstacle balistique.

Le coup part.

Le son est étouffé par le silencieux Osprey. Un claquement sec. Une agrafeuse géante.

Le corps de Victor Thorne tressaute une fois. Puis il s'immobilise. Sa tête retombe contre le conteneur. Un impact net. Un trou de 9mm juste au-dessus de l'arcade

sourcilière. Pas de sortie. La balle s'est logée dans le lobe occipital. Mort cérébrale instantanée.

Elias ne baisse pas son arme. Il compte jusqu'à cinq. Procédure standard. Il vérifie l'absence de mouvement carotidien.

Le silence revient sur le dock 17. Plus profond. Plus définitif.

Elias range son Glock. Il sort son téléphone. Il prend une photo du cadavre. Le cadrage est précis. On voit le visage. On voit la blessure. On voit l'absence de vie.

Il envoie l'image. Un seul destinataire. Le numéro crypté de Moretti.

Il n'ajoute pas de texte. La photo suffit.

Il se détourne du corps. Il marche vers la sortie de la zone portuaire. Ses pas sont réguliers. Soixante-douze battements par minute.

Sous ses pieds, le béton est jonché de débris de verre et de rouille. Il ne sent pas le froid. Il ne sent pas la fatigue. Il sent le poids de la clé USB contre sa poitrine. Un cœur de silicium et de secrets.

Il arrive à sa moto de rechange, une Yamaha MT-09 noire, cachée sous une bâche derrière un local électrique. Il retire la bâche. Il enfile son casque. La visière fumée descend. Le monde devient gris foncé.

Il démarre. Le moteur rugit. Un son rauque qui déchire la brume.

Elias Thorne quitte les docks. Derrière lui, le corps de son père refroidit contre un conteneur Maersk. Devant lui, la route s'étire vers le Cap d'Antibes.

Il n'est plus un fils.

Il n'est plus une dette.

Il n'est plus un produit.

Il est une erreur système dans l'organisation des Moretti. Une erreur qu'aucun comptable ne pourra effacer.

Le sacrifice est consommé. La chasse peut commencer.

Chapitre 12

IMPACT FINAL

03:14. Cap d'Antibes.

La Villa Rouge émerge des pins parasols. Une structure de verre et d'acier suspendue sur la falaise. Le vent du large s'écrase contre les baies vitrées. Bruit sourd. Rythmique.

Elias Thorne immobilise la Yamaha à six cents mètres du portail principal. Il descend. La béquille s'enfonce dans le gravier humide. Il retire son casque. L'air salin frappe son visage. Ses pupilles se dilatent. Adaptation nocturne : 4 secondes.

Il ouvre le compartiment sous la selle. Il en sort une mallette en polymère noir. À l'intérieur, un Colt 1911, calibre .45 ACP. Finition cerakote gris loup. Silencieux de 15 centimètres. Trois chargeurs de rechange. Une paire de gants en cuir fin.

Elias enfle les gants. Le contact est froid. Il vérifie la chambre. Une cartouche Hydra-Shok est déjà engagée. Sécurité active. Il glisse l'arme dans son holster de hanche.

Il contourne la propriété par l'est. Le mur d'enceinte mesure trois mètres. Fil de fer barbelé à détection de pression. Elias ne l'escalade pas. Il repère le boîtier de dérivation dissimulé dans un faux rocher. Un modèle Siemens, série 800. Obsolète pour un homme avec ses outils.

Il sort un boîtier de dérivation de sa poche. Il connecte les câbles. Le signal est intercepté. Boucle fermée. Les caméras du secteur 4 diffusent désormais une image fixe : des pins immobiles sous la lune.

Il franchit le mur. Réception souple sur le gazon synthétique.

Elias progresse en position basse. Le jardin est un champ de mines technologique. Capteurs sismiques. Il connaît les angles morts. Victor les lui a enseignés à l'âge de douze ans. "La technologie est une béquille pour les aveugles", disait-il.

Premier garde. À l'angle de la terrasse sud. Un colosse en costume sombre. Oreillette lumineuse. Le garde inhale une bouffée de cigarette. Sa vigilance est à 40 %.

Elias se déplace derrière lui. Pas de bruit. Il saisit la mâchoire du garde. Main gauche sur le menton, main droite sur l'occiput. Une torsion sèche à 180 degrés. Rupture des vertèbres cervicales C1 et C2. Le corps s'affaisse. Elias le retient pour éviter le choc sur le marbre. Il dépose le cadavre derrière un buisson de lauriers-roses.

Il reste immobile. Il écoute. Rien.

Il entre par la baie vitrée du salon. Le verrou électromagnétique cède sous l'impulsion de son décodeur. Un clic métallique, presque inaudible.

L'intérieur de la Villa Rouge est un mausolée. Marbre de Carrare. Meubles minimalistes. Lumières tamisées au néon bleu. L'odeur est celle d'un hôpital : javel et air filtré.

Victor Thorne est assis dans un fauteuil Eames, face à la mer. Il ne se retourne pas. Le dossier du fauteuil cache son corps, mais son reflet est visible dans la vitre. Il tient un verre de scotch. Sa main droite tremble. Les spasmes du Parkinson sont irréguliers. Fréquence : 4 hertz.

Elias avance. Ses semelles en gomme ne produisent aucun son. Il s'arrête à trois mètres. Il sort le .45. Il retire la sécurité. Le bruit mécanique résonne dans la pièce

vide.

"Tu es en retard, Elias."

La voix de Victor est rocailleuse. Un froissement de papier de verre.

Elias ne répond pas. Il ajuste sa visée. Le point rouge du laser se pose sur la nuque de son père. Entre la base du crâne et la première vertèbre. Mort instantanée assurée.

Victor prend une gorgée de scotch. Le liquide descend avec difficulté. On entend le bruit de sa déglutition.

"Moretti t'a envoyé pour fermer le compte. 2,4 millions. C'est le prix d'un père aujourd'hui. L'inflation est une plaie."

Victor fait pivoter son fauteuil. Lentement.

Il est amaigri. Le visage est une carte de rides et de cicatrices. Ses yeux gris acier sont identiques à ceux d'Elias. Sauf la lueur. Celle de Victor s'éteint.

"Pose ça," dit Victor en désignant l'arme. "Le café est encore chaud."

Elias garde l'arme à bout de bras. Son deltoïde ne tremble pas. Il est une extension de l'acier.

"La dette doit être payée, Victor."

"Elle l'est déjà. Je l'ai provoquée. Chaque centime de tes pertes au casino venait de mes comptes offshore. Je t'ai acheté ton retour."

Le muscle de la mâchoire d'Elias se contracte. Son doigt repose sur la queue de détente. Pression de 1,5 kg déjà appliquée. Il manque 500 grammes pour le départ du coup.

"Pourquoi ?"

Victor sourit. Ses dents sont tachées de nicotine.

"Regarde-moi. Je suis une machine en panne. Les pièces s'usent. Le cerveau court-circuite. Je ne voulais pas mourir dans un lit, entouré d'infirmières qui m'essuient la bouche."

Il se lève avec effort. Ses jambes sont instables. Il avance vers Elias. Le canon du .45 suit son mouvement. Précision chirurgicale.

Victor s'arrête quand le bout du silencieux touche son front. Le contact du métal froid provoque un frisson sur sa peau livide.

"Tu es mon chef-d'œuvre, Elias. L'outil parfait. Moretti pense te posséder. Il pense qu'une dette fait un esclave. Il se trompe. Une dette fait un prédateur affamé."

Victor pose sa main tremblante sur le poignet d'Elias.

"Tue-moi. Maintenant. Paie la dette. Deviens le propriétaire de ton propre destin. Moretti n'aura plus rien contre toi."

Le silence s'installe. Seul le bruit des vagues en contrebas.

Elias observe la pupille de son père. Elle ne se rétracte pas. Pas de peur. Juste une attente technique.

"Sois libre," murmure Victor.

Elias ferme les yeux un quart de seconde. Une éternité.

Ses doigts serrent la crosse. Il sent la texture du quadrillage en G10.

Il expire. À la fin de l'expiration. Apnée expiratoire. Stabilité maximale.

Il presse la détente.

Le recul est sec. Le silencieux absorbe le claquement, ne laissant qu'un sifflement

pneumatique. *Pht*.

La balle de .45 perce l'os frontal. Elle se fragmente à l'intérieur de la boîte crânienne. Énergie cinétique massive.

Victor est projeté vers l'arrière. Sa tête frappe le bord d'une table en verre. Le verre ne casse pas.

Le corps glisse sur le sol.

Le sang se répand sur le marbre blanc. Une flaque sombre, s'étendant avec une viscosité précise. 0,5 centimètre par seconde.

Elias reste immobile. L'arme pointe toujours le vide. La fumée s'échappe lentement du silencieux. Une odeur de poudre brûlée et de soufre sature l'espace immédiat.

Il baisse l'arme.

Il sort son téléphone. Modèle crypté. Application satellite.

Il prend la photo.

Le visage de Victor. L'impact. L'absence totale de vie.

L'image est nette. Balance des blancs automatique.

Il appuie sur "Envoyer".

Destinataire : Moretti.

Il range l'appareil.

Il ne regarde pas le corps une seconde de plus. Les données sont traitées. La mission est accomplie.

Elias Thorne se détourne. Il traverse le salon. Il ressort par la baie vitrée.

Le vent du Cap d'Antibes souffle plus fort.

Il marche vers la Yamaha. Ses pas sont réguliers. 68 battements par minute. Le stress

post-opératoire est inexistant.

Il enfourche la moto. Il démarre. Le moteur rugit.

Il n'y a plus de père.

Il n'y a plus de fils.

Il n'y a qu'un vecteur de force en mouvement.

La Villa Rouge disparaît dans le rétroviseur.

La dette est payée.

Le contrat est rompu par décès de l'objet.

Maintenant, Elias Thorne va s'occuper du créancier.

Il accélère. 140 km/h. La route serpente dans la nuit noire.

Le calibre .45 n'a pas d'état d'âme.

Elias non plus.

Chapitre 13

SOLDE DE TOUT COMPTE

02h14. Le domaine Moretti.

Une forteresse de calcaire blanc nichée dans les collines de l'arrière-pays cannois. Quatre hectares de terrain clos. Murs d'enceinte de trois mètres. Barbelés à lames de rasoir.

Caméras thermiques à balayage rotatif.

Elias Thorne arrête la Yamaha à deux cents mètres du portail principal.

Il coupe le moteur. La chaleur du bloc s'évapore en craquements métalliques.

Il retire son casque. L'air est chargé d'iode et de pin parasol.

Il ne cherche pas l'ombre. Il ne cherche pas la faille.

Il marche au centre de l'allée.

Il sort une tablette durcie de son sac à dos. Modèle militaire.

Il connecte la clé USB extraite du coffre de son père.

L'écran affiche une barre de progression. Bleu néon.

Le logiciel de Victor Thorne est une œuvre d'art balistique numérique.

02h16. Le signal Wi-Fi du domaine est intercepté.

Le pare-feu Moretti s'effondre. Les caméras se figent sur une boucle de trente secondes.

Le portail en fer forgé s'ouvre avec un gémissement hydraulique.

Elias range la tablette. Il vérifie son arme.

Glock 17. 9mm. Chargeur de dix-sept munitions. Une dans la chambre.

Poids total : 905 grammes.

La pression de détente est de 2,5 kilos.

Il franchit le périmètre.

Le gravier crisse sous ses bottes tactiques.
Deux gardes sortent de la guérite de sécurité.
Uniforme noir. Oreillettes. Holsters ouverts.
Ils ne comprennent pas. Ils voient un homme seul. Une silhouette rectiligne.
— Arrête-toi ! ordonne le premier.
Sa main descend vers son flanc. Mouvement lent. Mal exécuté.
Elias lève le bras. 45 degrés.
Deux détonations étouffées par le silencieux en carbone.
Le premier garde reçoit l'impact en plein sternum. Le second dans la fosse orbitaire droite.
Ils tombent. Les corps percutent le sol avec une mollesse organique.
Elias ne ralentit pas.
Il enjambe les cadavres. Il n'y a pas de haine. Juste une suppression d'obstacles.

Il atteint les marches de marbre de l'entrée principale.
Il connecte de nouveau la tablette au clavier numérique de la porte.
Le code défile. Les chiffres s'affolent.
En même temps, l'algorithme de Victor lance l'offensive financière.
Les serveurs du Clan Moretti aux îles Caïmans sont siphonnés.
Les comptes de transit au Luxembourg sont gelés par une alerte de fraude massive générée artificiellement.
Le capital du Don s'évapore à une vitesse de 40 000 euros par seconde.
La porte se déverrouille. Un déclic sec.
Elias entre.

Le hall est vaste. Décoration baroque. Lustres en cristal.
L'odeur de Moretti est là. Tabac froid. Eau de Cologne. Vieillesse en décomposition.
Trois hommes descendent le grand escalier.
Ils ont des pistolets-mitrailleurs MP5.
Elias se plaque derrière une colonne ionique.
Les rafales déchirent le plâtre. La poussière blanche sature l'air.

Il compte les tirs. Le rythme.

Pause. Rechargement.

Elias pivote. Il tire trois fois.

Le premier homme bascule par-dessus la rambarde. Sa chute se termine sur une table en verre.

Le fracas résonne dans tout le bâtiment.

Le deuxième tente de se mettre à couvert. Trop tard.

Balle dans la carotide. Le sang gicle sur les tapisseries d'Aubusson.

Le troisième lâche son arme et porte ses mains à son visage.

Elias avance. Il tire une balle dans le front.

L'efficacité est une question de géométrie.

Il monte les escaliers.

Son pouls est à 72 battements par minute.

Il sent le poids de la photo de sa mère contre son cœur.

Il arrive au premier étage. Le couloir mène à la suite parentale.

Une porte double en chêne massif.

Il l'enfonce d'un coup de pied.

La chambre est plongée dans une pénombre bleutée.

Moretti est là. Assis dans son lit king-size.

Il n'est pas armé. Il tient une tablette tactile.

Ses yeux sont fixés sur l'écran. Il regarde sa fortune disparaître.

Le rouge envahit les graphiques. La faillite en temps réel.

Il lève les yeux vers Elias.

Sa respiration est sifflante. Il a besoin de son masque à oxygène.

— Tu as détruit quarante ans de travail, dit Moretti.

Sa voix est un râle.

— J'ai soldé la dette, répond Elias.

— Ton père... Il t'a envoyé pour ça ?

— Mon père est mort. Tu as reçu la photo.

Moretti esquisse un sourire hideux. Ses gencives sont grises.

— Il t'a utilisé, Elias. Jusqu'au bout. Il savait que tu viendrais ici. Il voulait que tu finisses le travail qu'il n'avait plus la force de faire.

Elias ne répond pas. Les mots sont des variables inutiles.

Il braque le Glock sur le front du vieillard.

La distance est de deux mètres. Immanquable.

— Je n'ai plus d'argent, murmure Moretti. Je n'ai plus de clan. Qu'est-ce que tu vas gagner en pressant cette détente ?

— Le silence.

Elias observe les mains de Moretti. Elles tremblent.

Le Don appuie sur un bouton caché sous son oreiller.

Une alarme silencieuse. Les renforts extérieurs vont converger vers la chambre.

Temps estimé : 120 secondes.

Elias ne bouge pas. Il attend.

Il veut que Moretti voie la fin.

Sur la tablette du vieil homme, le solde affiche désormais : 0,00 €.

Le Clan Moretti n'existe plus que sur le papier.

— Tu es comme lui, crache Moretti. Une machine. Un objet. Tu crois être libre ? Tu n'es qu'une balle qui n'a pas encore touché sa cible.

Elias appuie sur la détente.

Le recul est sec. Le son est un claquement bref.

Le corps de Moretti est projeté contre la tête de lit en velours.

Un orifice de 9mm entre les deux yeux.

La sortie est plus large. Elle macule le mur de fragments osseux et de matière grise.

L'odeur de fer envahit la pièce.

Elias range son arme.

Il ne ressent aucune satisfaction. Aucun soulagement.

Il récupère la tablette de Moretti. Il insère la clé USB.
Dernière commande. "Formatage complet".
Les serveurs du domaine s'autodétruisent. Les sauvegardes sont effacées.
Le passé est une donnée corrompue.

Au dehors, les sirènes retentissent.
Les phares des voitures de police balayent les pins parasols.
Moretti avait aussi appelé les autorités. Son ultime vengeance.
Elias se dirige vers la fenêtre.
Il regarde le jardin. Les corps. Le luxe stérile de la Villa Rouge au loin.
Il sort la photo de sa mère.
Elle est jaunie. Les bords sont carbonisés.
Il la lâche sur le corps de Moretti.
Elle se pose sur le sang frais. Elle s'imbibe lentement.
Le visage de la femme disparaît sous le rouge sombre.

Il sort de la chambre.
Il redescend les escaliers.
Il ne court pas. Il marche avec la régularité d'un métronome.
Il passe devant les gardes morts.
Il sort par la cuisine. Accès de service.
Il traverse le potager. L'ombre des arbres le recouvre.
Il atteint le mur d'enceinte.
Il utilise une échelle de corde tactique dissimulée dans son sac.
Il franchit l'obstacle.

Il retrouve la Yamaha.
Il monte dessus. Il enclenche le contact.
Le moteur vibre entre ses jambes.
02h28. L'opération est terminée.
La dette est éteinte.

Le créancier est mort.

Le garant est mort.

L'outil est intact.

Elias Thorne engage la première.

Il tourne la poignée de gaz.

Le pneu arrière déchire le bitume.

Il s'élance sur la route côtière.

Le vent frappe sa visière.

Il n'a nulle part où aller.

Il n'a plus personne à tuer.

Pour la première fois de sa vie, Elias Thorne est un produit sans propriétaire.

Le compteur de vitesse grimpe. 110. 140. 170.

La nuit noire l'avale.

Le silence revient sur le Cap d'Antibes.

Seule reste l'odeur de la poudre et du sang.

Solde de tout compte.

Zéro.

Chapitre 14

RÉSIDU

L'ascenseur de service s'arrête au quarante-deuxième étage. Un à-coup sec. Les portes en inox brossé coulissent sans bruit. L'air est différent ici. Plus dense. Chargé de molécules d'ozone et de désinfectant hospitalier.

Elias Thorne sort de la cabine. Ses bottes tactiques ne produisent aucun son sur la moquette épaisse, couleur sang de bœuf. Dans sa main droite, le Glock 17 est au repos, le long de la cuisse. Le canon est froid. La chambre est pleine.

Le couloir est un tunnel de verre et d'acier. Au bout, une double porte en chêne massif. Derrière, le centre névralgique de l'empire Moretti. Le sanctuaire du propriétaire.

Elias avance. Il ne vérifie pas les angles. Il sait que le périmètre est vide. Il a neutralisé les trois derniers gardes dans le hall. Des tirs propres. Centre masse. Un travail d'équarrisseur.

Il pousse les portes.

La suite présidentielle est plongée dans une pénombre bleutée. Seuls les écrans de contrôle médical diffusent une lumière spectrale. Le ronronnement d'un compresseur rythme le silence.

Don Moretti est là.

L'homme qui possédait sa vie n'est plus qu'un tas de viande flasque perdu dans un lit

médicalisé articulé. Son corps est boursoufflé par l'oedème. Sa peau a la couleur et la texture du papier sulfurisé mouillé. Des tubes translucides entrent et sortent de ses orifices naturels et artificiels.

Elias s'approche du lit.

Moretti ouvre les yeux. Les pupilles sont dilatées par la morphine. Il reconnaît l'outil. Il reconnaît son produit. Un sifflement s'échappe de sa gorge. Sa main droite, gonflée comme un gant de boxe, gratte mollement le drap en satin.

Elias ne lève pas son arme. Le calibre .45 serait une pitié. Une détonation est une ponctuation trop rapide pour une dette de cette ampleur.

— Elias, murmure Moretti.

Le nom écorche l'air. Une supplique rauque.

Elias observe le moniteur de surveillance. Fréquence cardiaque : 92 battements par minute. Saturation en oxygène : 96 %. Tension artérielle : 11/7. La machine maintient le cadavre en vie. Elle simule l'existence.

Elias contourne le lit. Ses yeux gris acier scannent les branchements. Il identifie le respirateur. Un modèle haut de gamme. Le servomoteur siffle à intervalles réguliers.

Inspiration. Expiration.

Moretti essaie de parler. Une bulle de salive visqueuse éclate sur ses lèvres violettes.

— L'argent... Elias... Le compte aux Bahamas... Les codes...

Elias ne répond pas. Les chiffres n'ont plus de sens. La monnaie n'est plus fiduciaire. Elle est biologique.

Il pose sa main gauche sur le cadran de l'unité centrale. Le métal est tiède. Il sent les vibrations du moteur sous ses doigts.

— Tu as dit que j'étais un investissement, Moretti.

La voix d'Elias est monocorde. Un rapport de balistique vocale.

— Un investissement doit être liquidé.

Moretti comprend. Ses yeux s'écarquillent. Un spasme secoue ses jambes sous la couverture. Le moniteur cardiaque s'emballe. 110. 120. 135. L'alarme de tachycardie commence à biper. Un son strident. Régulier. Insupportable.

Elias saisit le cordon d'alimentation principal. Il ne tire pas d'un coup sec. Il le fait glisser lentement hors de la prise murale. Millimètre par millimètre.

L'étincelle bleue est minuscule.

Le silence tombe brusquement. Le ronronnement du compresseur s'éteint. Les écrans deviennent noirs. Les chiffres verts disparaissent.

Moretti émet un gargouillis. Ses poumons cherchent l'air. Ses muscles intercostaux se creusent. C'est une lutte mécanique. Primitive.

Elias recule d'un pas. Il croise les bras. Il regarde.

Le visage du vieil homme passe du gris au rouge, puis au pourpre. Ses mains agrippent le vide. Ses ongles griffent l'air comme s'ils voulaient déchirer l'invisible pour y puiser de l'oxygène. Sa bouche est une plaie ouverte. Un poisson hors de l'eau sur un sol en marbre.

Le processus dure trois minutes et quarante-deux secondes.

Le dernier spasme est le plus violent. Le corps se cambre. Les talons frappent le matelas. Puis, la gravité reprend ses droits. Les muscles se relâchent. Les sphincters lâchent. Une odeur d'ammoniaque et de décomposition immédiate envahit la pièce.

Don Moretti est mort. Le propriétaire n'est plus. Le titre de propriété est caduc.

Elias reste immobile. Il attend que la chaleur quitte le corps. Il observe le reflet de la lune sur les baies vitrées. En bas, la ville continue de respirer. Des millions de personnes qui ne savent pas que le monde vient de changer d'axe.

Il porte la main à la doublure intérieure de sa veste.

Il sort la photo.

Le papier est usé. Les bords sont effilochés par des années de friction contre le kevlar. Le visage de sa mère est une tache pâle dans la pénombre. Une image d'avant le sang. D'avant la dette. D'avant l'outil.

Elias sort un briquet Zippo de sa poche. Il actionne la molette. La flamme jaune danse, reflétée dans ses yeux gris.

Il approche le coin supérieur gauche de la photo de la flamme.

Le papier s'embrase instantanément. Le feu dévore le sourire de la femme. La combustion dégage une fine fumée bleue. Les cendres noires s'envolent et retombent sur le torse immobile de Moretti.

Elias lâche le dernier fragment brûlant. Il regarde la photo disparaître dans une

poubelle en fer brossé près du lit.

Il n'y a pas de soulagement. Pas de catharsis. Juste une donnée technique : le passé est effacé.

Il se détourne du lit. Il marche vers la sortie.

Il traverse à nouveau le couloir. Les corps des gardes sont toujours là. Des obstacles sans importance. Il ne les regarde pas. Il n'éprouve aucune fierté pour la précision de ses tirs.

Il reprend l'ascenseur.

Le hall est désert. L'alarme du bâtiment commence à hurler au loin. Moretti avait prévu une sécurité automatique en cas d'arrêt de ses fonctions vitales. La police sera là dans quatre minutes. Les unités d'intervention dans sept.

Elias sort sur le trottoir. L'air nocturne est frais. Il sent le sel de la mer proche.

Il marche.

Son pas est régulier. Son rythme cardiaque est redescendu à 58 battements par minute. Il n'a pas de plan. Il n'a pas de destination. Il n'a plus de nom, car personne n'est là pour l'appeler.

Il arrive au bord du quai. L'eau noire claque contre le béton.

Il sort son Glock. Il retire le chargeur. Il éjecte la cartouche de la chambre. Il jette l'arme dans le port. Un clapotis sourd. L'acier sombre sous dix mètres d'eau huileuse.

Elias Thorne regarde l'horizon.

Il n'est plus un produit. Il n'est plus une arme en leasing.

Il est le vide qui reste après l'explosion.

Il est une équation résolue.

Résidu.

Il s'enfonce dans l'obscurité des docks.

Dossier clos.

Le silence gagne enfin.

FIN

Merci d'avoir lu "VENDU"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)